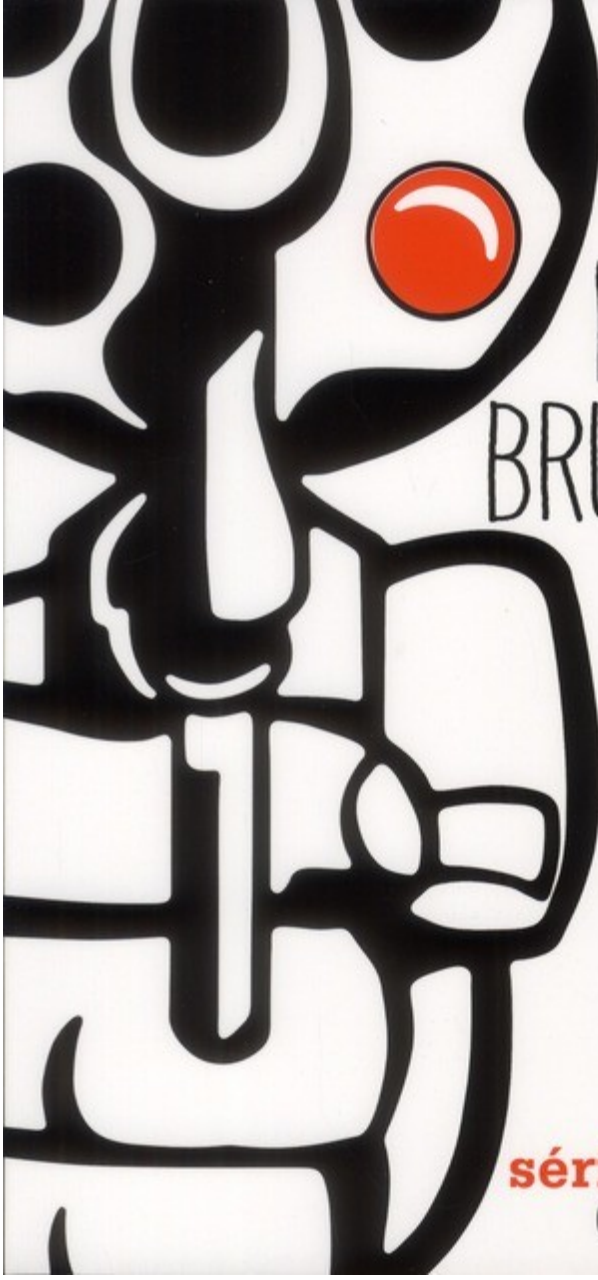


An abstract black and white graphic on the left side of the cover. It features thick, expressive black lines forming a stylized, somewhat organic shape. A single, bright red circle is positioned within the upper right portion of this black shape. The overall style is reminiscent of mid-century modern or abstract expressionist art.

KEN
BRUEN

C
A
L
I
B
R
E

série noire
GALLIMARD





KEN
BRUEN

C
A
L
I
B
R
E

série noire
GALLIMARD

KEN BRUEN

Calibre

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)

PAR DANIEL LEMOINE



GALLIMARD

Titre original :

CALIBRE

© *Ken Bruen, 2006.*

© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

Numérisation KLL, 2015

À MAGGIE GRIFFIN

AL GUTHRIE

DAVID CORBETT

« Huh-uh, dit-il, ce n'est pas ça. »

Jim Thompson, Le démon dans ma peau.

1

Merde en branche. Faut reconnaître, mec, que ces foutus Amerloques ont des expressions géniales. J'adore leur façon de jurer.

J'ai tué pour la première fois mardi dernier. Je n'arrive pas à croire que ça ait été aussi facile. Des remords ? Pas la queue d'un. Je regrette seulement de ne pas avoir commencé plus tôt.

J'ai quarante-quatre ans et je suppose que je suis ce qu'on appelle un type qui a mis du temps à trouver sa voie. Long à la détente, comme disent les Amerloques. J'aurais pu buter des cons depuis trente ans et qu'est-ce que je faisais ?

Je travaillais.

Un zombie.

Je crois que c'est Bob Geldof qui a dit que c'était la plus grande escroquerie. J'écoute *I Dont Like Mondays* des Boomtown Rats et c'est exactement ce qu'il me faut. Ils ont tout pigé. La puce en silicone que j'ai dans le crâne a cramé.

Elle a mis le temps.

Mon vieux, Anthony Crew, a travaillé toute sa vie dans une usine d'amiante. Il a passé les dix dernières années de son existence à cracher du sang et des saloperies visqueuses jusqu'à plus soif. Ses employeurs ont-ils réglé les factures d'hôpital ? Ils n'en avaient rien à foutre.

Les services de santé ont fait ce qu'ils ont pu, mais il était foutu ; il était mort et ne le savait pas, il refusait de s'allonger. Son côté irlandais : ces types sont des putains de durs. Tous les dimanches, j'allais le voir dans son HLM de Railton Road et je l'écoutais tousser. James Joyce est enterré en Suisse, près d'un zoo, et sa femme, Nora Barnacle, a dit : « Il aimait écouter les

rugissements des lions. »

Brixton est pratiquement un zoo. Mon père, le visage déformé par un degré extrême de souffrance, et moi, on avait envie de tuer un con, n'importe lequel.

Maintenant j'ai :

Willeford
Woolich
Thompson.

Mes héros. Je lis des romans policiers depuis plus de vingt ans, je ne m'en lasse pas, même si c'est noir. Mais attention, le hard-boiled classique, ces types savent ce qu'ils font.

Noir c'est noir.

Des durs par excellence. Ma bibliothèque est un hommage à la culture pulp :

James M. Cain
Hammett
Chandler.

Il y a un truc. Je ne peux plus lire les romans de Chandler, mais ses lettres, ouah, c'est quelque chose. Elles sont sur ma table de nuit, sur la bible de mon père. Transmise de génération en génération d'ouvriers, cette bible a abouti à Clapham. Ça pourrait être pire, ça pourrait être Kilburn.

C'est même encore possible.

À une époque, si on était dans un hôtel et qu'on avait envie d'une pute, on ouvrait la bible de Gédéon à la dernière page et c'était bon. Aujourd'hui c'est fini. D'après moi, c'est à cause d'Internet, du cybersexe et des groupes de discussion, qui ont ôté toute sa vigueur à la crasse.

Je ne me ferai pas prendre. Je tuerai à nouveau quelqu'un vendredi, une femme cette fois, pour que ce soit équilibré. Ce n'est pas seulement parce que je suis intelligent que je ne me ferai pas prendre, c'est aussi parce que j'ai un avantage.

Je regarde *Les Experts*.

JE LES ÉTUDIE.

Donc je suis très bien informé... Sur l'ADN, les fibres, les signatures, les trophées, les conneries. Deux atouts dans mon camp : je frappe au hasard et je suis prudent.

Difficile de faire mieux.

Ils n'arriveront à rien.

J'ai lu les livres sur les crimes réels : Ann Rule, Joe McGinniss, Jack Olsen. Mec, je connais mon affaire. Suis-je un psychopathe ? Un asocial ? Un schizophrène paranoïaque ? Un narcissique ? Un point sur le radar humain ?

Qu'est-ce que ça peut foutre ? Je suis vachement en colère, comme Peter Finch dans *Network*. Vous croyez que vous pouvez me mettre une étiquette, me dompter ?

Vous rêvez, connards.

Je suis le Pale Rider de Clapham.

Mais bon, soyons clairs. Je ne fais pas de conneries bizarres. Je ne mange pas les gens et je ne me branle pas sur les cadavres. Merde, je déteste ces trucs. À dire vrai, je ne peux même pas les lire. Et les violeurs d'enfants ? Me lancez pas sur ce sujet.

Les mômes ? Est-ce que je tuerais un môme ? Pas question. Sauf s'il appartenait à un boys band.

C'est ma télé réalité. Tuer pour l'heure de grande écoute.

Encore une chose, et j'espère que vous prenez des notes parce que je poserai des questions. Vous avez vu ce vernis de profilage qu'ils nous vendent ? Moi, logiquement, ils me considéreraient comme :

Blanc (vrai)
Entre vingt-cinq et trente-cinq ans (faux)
Solitaire (mm... mmm)
Isolé (non)
Impuissant (hé !)
Narcissique (bon, d'accord)
Boulot mal payé (non)
Pas de petite amie (encore faux)
Discret (j'adore faire la fête).

Vous voulez savoir comment ils arrêtent les tueurs en série ?

Par hasard, cette simple connerie de hasard. Bundy est tombé parce qu'un de ses feux de stop ne fonctionnait pas. Mon véhicule n'est pas endommagé. J'ai du blé ; et si je déconne, un jour, j'achèterai un pick-up, un chien de chasse et une putain de montagne de CD de Hank Williams.

La musique.

Vous avez déjà entendu parler d'un tueur qui aime la chanson ? J'écoute de la musique sans arrêt.

Mais terminé.

Ce n'est pas que je m'ennuie. Je suis claqué. Écrire n'est pas aussi facile que les romanciers populaires voudraient nous le faire croire. J'apprends grâce aux lettres de Chandler. Tout ce qu'on a besoin de savoir, non seulement il le dit, mais il explique aussi pourquoi.

Ah, une autre raison pour laquelle les crétins se font arrêter ? Quelqu'un les donne. Le mouchardage, comme l'alcoolisme, est une maladie irlandaise. Ils ont inventé la Guinness, mais aussi la donneuse.

Donc : ne pas parler. Si on ne parle pas, on ne peut pas se faire moucharder. « Le silence est d'or. »

Faut que je roupille.

Même si je suis beaucoup d'autres choses, je ne suis pas paresseux. Je vous raconterai tout.

Jim Thompson, Le démon dans ma peau.

2

Le sergent Brant était à la cantine. Une veste Driza-Bone était suspendue sur le dossier de sa chaise. Il suçait le chocolat d'un Club Milk ; les bruits qu'il faisait étaient délibérément forts, exagérés et produisaient l'effet désiré. Les flics des tables voisines étaient conscients de sa présence, dans l'impossibilité de crier : « Ça suffit, bordel ! »

Brant était un porc et faisait tout pour. Il était robuste, avait un visage irlandais sombre qui semblait moins habité qu'âprement défendu. Il portait un costume très luxueux qui soufflait : « Grosse galette. »

Il trempait dans de nombreuses embrouilles, toutes illégales, qui lui permettaient de vivre sur un pied incompatible avec sa qualité de sergent de la police du sud-est de Londres. Les pontes savaient qu'il était pourri, et il savait qu'ils le savaient, mais les preuves demeuraient insaisissables.

Le superintendant Brown tentait depuis des années de le débarquer.

En vain.

Brant était très bronzé. Cela aussi le distinguait de la majorité des flics. Il était parvenu à s'imposer dans un programme d'échanges de policiers avec l'Australie et avait passé deux semaines à Sydney. Pour faire bisquer son supérieur immédiat, l'inspecteur Roberts, il parsemait désormais ses propos d'argot australien. Roberts, gravement irrité par les bruits de succion de Brant, écarta sa tasse de thé et dit :

— On aurait intérêt à se bouger.

Brant regretta de ne pas avoir trempé le reste de son Club Milk dans son thé : pratiquement rien ne surpasse l'effet du

chocolat fondu. Il fouilla dans la poche de sa veste, en sortit un paquet de Peter Jackson, par vingt-cinq, comme c'est la norme en Australie. Et un Zippo fatigué. Partout, dans la cantine, des pancartes rugissaient :

FUMER VERBOTEN

Pas en boche mais sur ce genre de ton. Roberts soupira quand Brant alluma le briquet ; une inscription à peine lisible sur son flanc :

1968

Brant sourit, pas son sourire de loup habituel, mais quelque chose qui exprimait presque le regret. Il haussa les épaules et dit :

— Je t'assure, patron, que les nanas, en Australie, sont carrément canon.

L'allitération n'était pas le fruit du hasard : il l'avait préparée en vue d'être aussi désagréable que possible.

Tout était dans le choix du moment. Brant connaissait la valeur du moment. Roberts soupira.

— Quand cesseras-tu de penser à l'Australie ?

Brant feignit d'être vexé.

— Avec tout le respect que je te dois, patron, on ne cesse pas de penser à l'Australie. Pose la question à Bill Bryson⁽¹⁾.

Roberts n'avait pas envie de savoir qui était Bill Bryson, néanmoins c'était un changement, sinon un progrès, parce que, pour une fois, Brant ne faisait pas de la publicité à McBain. La vieille édition Penguin, la série du quatre-vingt-septième district, Brant l'avait possédée en entier. Tous les volumes. Jusqu'au jour où l'Arbitre les avait détruits. Une vieille affaire, jamais résolue. Depuis quelque temps, Brant, qui était obsédé

par l'écriture et se voyait en Joseph Wambaugh anglais, affirmait :

— Le crime paie...

Pause.

Chute :

— Quand c'est un sujet de roman.

Puis le dernier McBain, *Roman noir*, avait stimulé sa vision du flic / auteur. Il avait même acheté le *Writers' and Artists' Yearbook* et prospectait les agents et éditeurs potentiels.

Roberts demanda :

— Falls est revenue ?

Une agente noire. Rêve érotique du poste de police, son étoile avait pâli de manière spectaculaire. Soupçonnée d'avoir buté un tueur de flic, puis séjour en désintox, addiction à la coke presque mortelle et aventure homosexuelle avec une poseuse de bombe. Son poste ne tenait qu'à un fil. Si elle avait été blanche, elle aurait été virée. Brant laissa tomber sa clope dans sa tasse, écouta le grésillement, dit :

— Elle fait les écoles.

C'était le fond du panier de la Met. Non, pire : c'était l'extérieur du panier, d'où on tentait d'accéder au fond. Certaines affectations :

La circulation

La nuit dans Railton Road^{2}

Le service de presse.

Tout ça était considéré comme merdique, mais aller dans les classes et exposer le rôle de la police aux apprentis délinquants (comme s'ils ne savaient pas comment ça marchait – les flics cognent, font chier), c'était l'étape précédant la révocation. En fait, c'était la révocation, mais pas officielle. L'agent McDonald,

autrefois golden boy et homme de main potentiel du super, avait également été envoyé sur la face cachée de la Lune. Il avait gravement déconné et, en plus, s'était fait tirer dessus.

McDonald et Falls avaient un passé en forme de contentieux. Ils ne se haïssaient pas totalement, mais pas loin. Falls était tombée par hasard sur un gros paquet d'argent et en avait envoyé une partie, anonymement, à McDonald, mais il ne semblait pas s'être sensiblement amélioré. Les autres flics pariaient sur qui craquerait le premier. Le pot avait atteint 500 livres et continuait de grossir. S'ils jetaient l'éponge tous les deux, les gains seraient doublés.

Brant demanda :

— Tu as misé ?

— Sur la fin de Falls ?

Une petite allitération, pour lui aussi. C'était contagieux. Roberts épousseta son costume, vieux truc de l'époque où il était marié et qui ne s'arrangeait pas avec le temps, puis ajouta :

— Je suis le patron, qu'est-ce que je serais si je pariais sur la démission de mon équipe ?

Brant sourit :

— Tu serais futé.

Ils travaillaient sur un réseau de trafic de voitures volées et étaient sous pression parce que la Lexus du superintendant avait disparu. De nombreuses fausses pistes avaient accentué la colère de l'homme. Un des indic de Brant affirmait maintenant avoir un renseignement sérieux. Les « informateurs » de Brant, ses balances, avaient la fâcheuse habitude de se faire descendre. Le dernier en date tenait encore le coup. Nommé Alcazar, surnommé Caz, il fabriquait de faux chèques ou vendait des traveller's chèques douteux. Selon les moments, il était :

Du Honduras
D'Amérique du Sud.

Ce qui le distinguait du troupeau était qu'il n'avait jamais fait de prison.

Il était de petite taille, avec des cheveux noirs, un corps de danseur et des paupières tombantes.

Il était de Croydon.

Et, mon vieux, il savait danser :

Le flamenco

La salsa

Le jive

La macarena.

Son arme préférée était la dague, à manche en nacre évidemment. Il se passait des kilos de gomina sur les cheveux et fumait des Ducados, évidemment.

Ce qu'on pourrait appeler un individu à part entière. Il portait une médaille en or énorme qui représentait la « Vierge de Guadalupe ».

Roberts demanda :

— Qui est ce type bien informé qu'on va voir ?

Brant lui adressa son sourire le plus éclatant et répondit :

— Il va te plaire. C'est un danseur.

Et elle l'avait eu. Rien.

Jim Thompson, Le démon dans ma peau.

3

Porter Nash avait un nouvel ami.

Plus ou moins.

Être à la fois inspecteur de police et gay n'était pas vraiment habituel. En outre, pour compléter son CV, il avait récemment appris qu'il était atteint de diabète de type un. Ce n'est pas une récompense, au contraire, nom de Dieu, c'est une tempête. Deux piqûres par jour sont nécessaires. Porter n'avait jamais tenté de cacher son homosexualité. En réalité, il l'affichait souvent par des gestes ostensibles, des gestes qui, du point de vue des flics de Carter Street, prouvaient qu'on était gay : cigarettes mentholées, chansons de Barbara Streisand, bracelet en or et, preuve définitive, sens de la repartie caustique.

Porter obtenait des résultats souvent impressionnants. Brant lui-même, homophobe véhément, se trouvait dans l'obligation de le respecter. Porter avait autrefois été une pépite dans le secteur prestigieux de Kensington. Le nirvana, l'échelon supérieur de la police métropolitaine. Le problème du passage à tabac d'un pédophile avait entraîné sa mutation.

Au départ, il s'était lié d'amitié avec Falls, parce qu'il aimait sincèrement fréquenter les minorités, mais la spirale descendante spectaculaire de la jeune femme les avait séparés. Elle lui manquait.

Elle le détestait.

Elle avait craché :

— Tu n'es pas gay, tu es ambitieux.

Un pédé lui-même ne pouvait comprendre cette logique. Il avait demandé :

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Elle l'avait foudroyé du regard, des étincelles soulignant la blancheur de ses grands yeux qui tranchait sur le noir de sa peau, puis elle avait répondu :

— Ça signifie que tu es un gland, sans jeu de mots.

Prends-le bien.

Il n'avait pas pu.

Le nouvel ami s'appelait Trevor Blake. Porter l'avait rencontré dans un pub proche de l'Oval. Trevor était barman ; il avait un peu moins de trente ans et branlait la queue.

En d'autres termes : il tirait des pintes.

Porter avait eu une dure journée. Le super, qui voulait le mettre sous pression, avait dit :

— Écoutez ça.

Il tenait une lettre, l'agitation faisait trembler ses mains.

Il lut :

À l'attention du superintendant Brown

Je vous salue, monsieur. Comme vous voyez, je suis poli. J'ai appris, par Elvis et les romans de Daniel Buckman, que la politesse est la meilleure manipulation.

Brown s'interrompit, remit son pince-nez en place et regarda Porter par-dessus.

— Est-ce vrai ?

— Pardon, monsieur le superintendant, qu'est-ce qui est vrai ?

Cela n'amusa pas Brown, qui répliqua sèchement :

— À propos de cette foutue politesse. Les gens comme vous n'apprennent donc pas les bonnes manières à l'école des pédés ?

Porter perçut le venin, l'étroitesse d'esprit presque

paresseuse du rustre, qui assimile la bonne éducation à l'homosexualité, et s'efforça de se contenir.

— Si vous voulez dire, monsieur, que « les gens comme nous » tiennent compte de ce que ressentent les autres, nous sommes effectivement bien élevés. En ce qui concerne la manipulation, je n'ai pas d'opinion.

À deux doigts de la provocation.

Il estimait que le super était un produit du quart-monde et s'efforçait de ne pas trop le montrer. Le sarcasme fut gaspillé. Il passa par-dessus la tête de Brown, qui reprit sa lecture :

Je souhaite vous informer que, mardi dernier, j'ai poussé un homme sous un train. L'express de Brighton, qui était en retard, évidemment, et n'avait probablement pas de wagon-restaurant. C'était le premier. Vendredi, je tuerai une femme, sans préjugé, extrême ou autre. Ma mission, que j'ai décidé d'accepter, consiste à donner une leçon aux hôtes de notre petit coin.

Une leçon de politesse.

Tous ceux, je dis bien tous, qui se conduiront comme des salauds en public seront éliminés. Ce que les gens font chez eux ne me regarde évidemment pas. En vue de vous informer, vous pourriez lire Mister Candid de Jules Hardy ou Blackstone de... mmmm, le nom de l'auteur m'échappe ; il tue des gens pour des raisons similaires.

Une copie de cette missive a été envoyée aux médias. Je ne cherche pas à attirer leur attention sur vous, mais il est peut-être préférable de les impliquer dès le départ.

Sans doute devriez-vous avoir la gentillesse d'avertir vos hommes qu'ils ne sont pas exemptés de mon élagage.

Ensemble, monsieur le superintendant, nous créerons peut-être un espace réduit de bonne éducation dans le sud-est de Londres. Est-ce trop demander qu'en cette période incertaine de peur liée aux cyberterroristes, aux écoterroristes et aux

terroristes ordinaires, nous puissions créer une petite zone d'« Angleterre éternelle » ? Qui sait, cela pourrait se répandre et notre pays apprendre un soupçon de raffinement. Mais n'allons pas trop vite, hein ? Je ferai ma part et, en signe de bonne foi, de noblesse d'esprit, en quelque sorte, je vous permettrai d'économiser un temps précieux.

J'ai tapé ceci sur une vieille Remington achetée dans un vide-grenier. Comme vous êtes intelligent, compétent et observateur, vous aurez remarqué que le « t » est défectueux.

Brown ne s'en était pas aperçu.

Ce n'est pas un indice, mais une simple consonne défectueuse. J'ai acheté le papier chez Ryman, comme un million de clients (en tout cas c'est ce qu'ils veulent nous faire croire).

Les empreintes digitales ?

Hélas non. Banals gants de chirurgien.

ADN ?

Sur le timbre... ou le rabat de l'enveloppe... toujours non. J'ai utilisé de l'eau du robinet.

J'ai fourni un indice. Il faut être juste, comme nous autres Anglais nous disons aux Irakiens. Non, idiot, ce n'est pas ma nationalité. Concentrez-vous, ce n'est pas l'indice.

Porter se retint de sourire.

L'indice est le nom de plume. Comme on dit aujourd'hui... « Vous avez envie de jouer ? » Je crois qu'un roman récent de P.J. Taylor porte ce titre.

Je digresse.

Bonne chasse.

Prédateurement,

FORD

Brown ôta son pince-nez, lança littéralement la lettre à Porter et dit :

— Mettez-vous là-dessus.

— J'y suis..., monsieur le superintendant.

La brusquerie était délibérée. Sans toucher la lettre, Porter demanda :

— Est-ce exact ? Pas d'empreintes ?

Brown, à la limite de la crise d'apoplexie, rugit :

— Bien sûr qu'il y a des putains d'empreintes : celles du facteur, de ma secrétaire, les miennes et probablement une centaine d'autres, mais inutilisables !

Il abattit le poing sur son bureau, et demanda :

— Vous me prenez pour un imbécile ?

Il n'y avait pas de réponse polie possible.

Porter était allé au pub et avait rencontré Trevor. Il avait terminé la journée sur une note optimiste.

Mais maintenant, je me contente d'écouter... Ça ne me plaît pas, mais j'accepte les aveux parce qu'ils constituent la part désagréable du marché que j'ai conclu avec moi-même.

Charles Willeford, Combats de coqs.

Re-bonjour.

Uptown Top Ranking, vous vous souvenez de cette chanson ? Elle fouette le sang, elle réveille l'énergie, hein ?

J'en ai eu une bonne, nuit de sommeil, je veux dire. Deux Xanax avec un double scotch et c'était bon. Douze heures d'une seule traite.

Si vous devez un jour faire un long vol, c'est la solution. Je suis allé en Thaïlande, autrefois, je n'avais pas de cachets, j'ai regardé quatre films à la suite. Ouais, les uns après les autres. Ça vous met au top, ça vous fait planer. Je crois qu'il y avait Jack Nicholson dans l'un d'eux, peut-être dans tous. J'ai pris Thai Airways : ils vous donnent à manger pour vous calmer. Je suis allé en Thaïlande pour baiser.

Comme tout le monde, hein ?

Ah, désolé, vous aimez sûrement la culture.

Connerie.

Essayez Paris, connard.

Oups, je m'égare et je vous fais mes excuses. Mais ça explique ma croisade.

À savoir :

Restaurer la politesse. En Thaïlande, mec, ce truc marche au petit poil.

Même les laquais des supermarchés ont des gants blancs et s'inclinent quand on approche.

C'est pas des conneries.

Les premières fois, quand on est londonien, on a l'impression

qu'ils se moquent, qu'il faudrait peut-être leur balancer une mandale. Non, c'est vraiment comme ça que ça marche. Et on finit par s'y habituer. Je veux dire : même les filles des bars, avant de vous sucer, elles vous demandent la permission. Comme si on allait répondre non ?

Ensuite on rentre : le cricket ne ressemble plus à rien, Beckham a une nouvelle coupe de cheveux ridicule et la première personne qu'on croise gueule :

— Enculé.

Ça m'a fait réfléchir.

Puis mon vieux est mort et vous voulez que je vous dise ? C'était un gentleman. Un vrai. Il traitait les gens avec dignité et respect.

Qu'est-ce que ça lui a rapporté ?

Des poumons pourris et une montre en fer-blanc. Sa boîte s'est vraiment ruinée pour lui faire ce cadeau. Mon héritage. Évidemment, comme ses entrailles étaient pratiquement foutues, il ne sortait pas. Un jour, il y a deux ans, il a réussi à aller jusqu'à la boutique du coin. Ça lui a pris du temps et en rentrant, avec son *Racing Post* et un Cadbury Flake, il a été agressé. Courageux, le vieux s'est défendu, ce vieil esprit anglais : les Stukas à Dunkerque. Quatre adolescents, dont deux filles, l'ont sérieusement savaté.

Ils lui ont cassé un os du visage.

Un os.

Dans la rue, je guette les adolescents, je guette les groupes de quatre.

Sur ma liste : une bavure.

J'ai un spray spécial dans un récipient métallique. Il contient de l'acide, un peu d'ammoniaque et un soupçon de patchouli pour ajouter de la fraîcheur au carnage. Les vieux hippies ne meurent pas, ils se contentent de muer.

J'appellerai ça... épouillage.

Newton Thornburg, *Fin de fiesta à Santa Barbara*.

Faites-vous plaisir, allez à Murder One, dans Charing Cross Road, achetez-le. Ça vous donnera une petite idée de qui je suis, de ce que je veux.

Voyez, tous ces trucs de Jonathan Franzen et de Salman Rushdie dans votre bibliothèque, tous ces aspirants au Booker Prize qui prennent la poussière, toutes ces conneries sérieuses :

POUBELLE.

Regardez les choses en face, mon pote.

Vous voulez savoir comment marche le monde, lisez Andrew Vachss.

Pas assez intellectuel ?

Lisez James Sallis, il va vous griller les cellules. Ou, si vous voulez du carrément métaphysique, Paul Auster.

Les polars, mon frère, c'est le nouveau rock'n'roll.

Ah, j'ai tenu parole.

J'ai buté une nana vendredi.

J'étais dans Kennington Park Road. Un taxi s'est arrêté, une femme en est descendue, et vous auriez dû l'entendre. Elle traitait le chauffeur de tous les noms. Puis elle lui a lancé le prix de la course, est passée près de moi, a failli me renverser, et je me suis dit : Ho-ho. Je l'ai suivie et elle parlait dans son portable, engueulait un subordonné. Elle est entrée dans un immeuble de bureaux et je l'ai suivie. Puis dans l'ascenseur, où elle n'a pas cessé de s'en prendre à un pauvre type.

On est sortis au dixième étage et elle a traversé au pas de charge un bureau paysager où les employés baissaient la tête, refusaient de croiser son regard, ce qui me convenait parfaitement. Elle est entrée dans un bureau, ce que j'ai fait

aussi sans lui laisser le temps de claquer la porte. Elle m'a foudroyé du regard et a craché :

— Qui vous êtes, bordel ? L'entrée des représentants est à l'arrière de l'immeuble.

Je l'ai frappée sur la bouche, je l'ai prise par les cheveux et tramée jusqu'à la fenêtre ; je l'ai ouverte et je l'ai balancée dehors. J'ai dit :

— Apprends la politesse, putain.

Puis je suis sorti tranquillement. Personne ne m'a remarqué, personne n'a crié :

— Hé, qu'est-ce que vous faites ici ?

Cette connerie était aussi facile que tirer sur un éléphant dans un couloir.

Si vous entendez une citation et si vous ne savez pas de qui elle est, répondez Mark Twain et, dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, vous aurez raison. Il a apparemment tout dit au moins une fois. Le reste appartient à Oscar Wilde. Twain a effectivement dit : « Si le désir de tuer et l'occasion de tuer se présentaient toujours ensemble, qui échapperait à la pendaison ? »

Le premier, le type, c'était presque un accident. Je me trouvais à la gare de Waterloo, je buvais un café et, à la table voisine, il y avait un homme et une femme. Il l'enguirlandait d'une façon stupéfiante. Comme ça :

— Putain de connasse débile, comment tu as pu oublier les messages ? Je t'ai dit cent fois de prendre ces foutus trucs.

Et ça s'est aggravé. Je ne vous ennuierais pas en vous rapportant ses propos écoeurants : ils étaient dans la veine des précédents, mais plus grossiers. Finalement, la femme s'est levée, les yeux pleins de larmes, et elle est partie en courant. Les autres clients ont fait ce que nous faisons tous : ils ont feint de ne rien remarquer, et c'est pour ça que les types comme ce connard s'épanouissent. Je l'ai suivi quand il est sorti et il est

allé attendre sur le quai. Le train de Brighton était en retard et il se penchait, marmonnait des injures à l'intention de British Rail. Je me suis placé derrière lui, je l'ai poussé. Ça m'a fait l'effet d'être plus ou moins poétique.

Voilà, les deux premiers, un début en fanfare. Ah, la sonnette, probablement mon amie. Je vous parlerai d'elle plus tard.

Tout dépend de la conviction qu'un coup de poing sur le nez ne sera pas la réponse.

The Raymond Chandler papers :
Selected letters and nonfiction, 1909-1959,
edited by Tom Hiney and Frank MacShane.

5

Falls s'habilla pour l'école. Elle repassa son uniforme, fit sérieusement briller ses chaussures, s'examina dans le miroir et grimaça quand elle découvrit de nouvelles rides autour de ses yeux. Elle les ouvrit tout grands, mais ça n'arrangea rien, au contraire. Elle plongea dans sa trousse de maquillage, les couvrit à toute vitesse.

Elle en était à son deuxième café, sans sucre.

Récemment, elle avait pris du poids et pensé, dans un moment de démente : *Ah, rien à foutre, je vais trouver de la neige, résoudre le problème.*

La folie passa. Sûr qu'elle perdrait du poids et :

Son boulot

Son appartement

Sa tête.

Elle avait pris ce chemin plus d'une fois. Une part de gâteau était posée près de la cafetière. Vite, elle la saisit, la jeta à la poubelle et cria :

— Rien à secouer.

Une pile de notes sur les grandes lignes de ce qu'elle devrait dire à l'école était posée par terre. Elle les avait lues, le premier paragraphe proposait :

« Le policier doit établir immédiatement un lien avec les élèves. »

Ouais, bon.

Leur dire, par exemple, où trouver de la dope de première

qualité.

De toute évidence, le branleur n'avait jamais entendu parler du collège de Brixton, premier établissement de la liste de Falls. Les « élèves » étaient généralement armés – couteaux, bouteilles, battes, peignes affûtés – et le seul lien qui les intéressait était celui qui les unissait à leur dealer de crack.

Falls savait que cette mission était à un pas de la porte. L'envie de laisser tomber, de démissionner, était irrésistible. Mais, comme Brant, elle avait le boulot dans le sang. Malgré l'année catastrophique qu'elle venait de vivre, le métier de flic l'enthousiasmait toujours. Rien au monde ne valait l'excitation de la rue. Brant le savait, lui avait dit :

— Tu es accro à l'adrénaline et, quoi qu'il arrive, c'est le seul boulot qui te fasse bander.

Un klaxon retentit : McDonald. Elle prit les notes, même si elles ne servaient à rien, adressa un regard nostalgique à la part de gâteau, sortit. Une Volvo déglinguée était garée contre le trottoir, McDonald au volant. Si elle avait espéré une manifestation de politesse, elle attendrait. Elle monta, dit :

— Bonjour.

Elle s'efforça d'y mettre de la chaleur. Il lui adressa un regard de mépris total, marmonna :

— Ouais, bon.

Et il démarra, fit patiner les pneus et s'engagea à toute vitesse dans la circulation. Elle le regarda conduire. Un flic blessé par balle est un flic foutu, raconte-t-on dans la police. Face aux lèvres serrées de McDonald, elle ne pouvait qu'être d'accord. Originaire d'Édimbourg, il avait été séduisant. Les femmes le surnommaient « le beau mec ».

Mais c'était fini.

Il avait vieilli du jour au lendemain : filets gris dans sa chevelure autrefois magnifique. Rides profondes sur les joues et l'habitude de grincer des dents. Si on ajoutait à cela une fureur

qui mijotait sans cesse, c'était presque un clone de Brant.

Sans l'intelligence.

Falls se demanda pourquoi il ne démissionnait pas. Faire équipe avec elle était une humiliation qui brillait comme une enseigne au néon dans ses yeux. Quand ils s'arrêtèrent devant l'école, elle demanda :

— Tu veux qu'on prépare ?

— Quoi ?

— Ce qu'on dira aux enfants. On pourrait élaborer un plan d'action.

Il coupa le contact, ôta brutalement la clé et dit :

— Voilà le plan : je les emmerde.

Au cours d'une affaire récente, Falls avait eu une aventure d'une nuit avec une poseuse de bombe. Elle tentait d'en chasser le souvenir. Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'école, il s'arrêta soudain.

— C'est vrai que tu as couché avec cette salope ?

S'il avait sorti un poignard et l'avait frappée au ventre, il n'aurait pas pu la blesser plus gravement. À l'intérieur, les gamins rugissaient et couraient dans les couloirs. C'était comme un asile de fous sans surveillants.

Falls regretta de ne pas être armée. Et la première personne qu'elle aurait abattue aurait été McDonald. Une Noire d'âge mûr, la lassitude suintant par tous les pores de sa peau, se dirigea vers eux.

— Il y a un problème ?

Elle ne s'adressa pas à McDonald mais fixa Falls, sœur noire, dans les yeux.

Falls répondit :

— Nous sommes chargés de la « campagne de sensibilisation » destinée aux élèves.

La femme sourit, pas avec humour, mais plutôt comme pour dire : Vous n'êtes pas sérieuse.

Elle tendit la main.

— Je suis madame Trent.

McDonald l'ignora. Falls lui serra la main, perçut la moiteur consécutive au stress aigu et dit :

— Ravie de faire votre connaissance.

Elle proposa du thé et McDonald demanda :

— On peut s'y mettre ?

Ils pouvaient.

La classe se composait principalement d'adolescents noirs, de quelques Asiatiques et de deux Blancs. Il y régnait une ambiance d'hostilité sous speed. McDonald prit position au fond de la salle. Falls se trouva dans l'obligation de prendre place derrière le bureau et de hasarder, sur un ton plein d'entrain :

— Bonjour à tous.

Aucune réaction.

Elle sortit ses notes inutiles et commença :

— La force de police moderne...

Et elle évita de justesse un projectile qui faillit lui crever un œil. La classe éclata de rire et elle perdit son calme, demanda :

— Qui a lancé ça ?

Un des jeunes Blancs, un Eminem en herbe qui devait travailler dur pour impressionner les Noirs, ricana et répondit :

— Ben Laden.

Falls regarda McDonald, qui fixait ses pieds, comme s'il était ailleurs.

Il l'était probablement.

Falls se tourna vers la classe.

— Nous ne sommes pas votre ennemi.

Le jeune Blanc cria :

— Non, t'es seulement une connasse.

McDonald réagit, courut jusqu'au bureau, saisit le type par les cheveux, lui colla un aller-retour du dos de la main et dit :

— Ferme ta gueule.

Il y eut un silence ébahi. Le gamin avait les yeux pleins de larmes. McDonald le fixa et constata :

— Hé, le dur, tu t'es pissé dessus.

Les Noirs se mirent à applaudir. McDonald s'inclina et dit :

— Le travail de la police, c'est ça.

Il prit position devant la classe, Falls s'écartant rapidement, et demanda :

— Vous voulez que je vous raconte la première fois que j'ai tué un mec ?

Le reste fut un succès énorme et, quand ce fut terminé, les gamins se pressèrent autour de lui, voulurent absolument savoir quand il reviendrait.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la sortie de l'école, la principale les rattrapa.

— Comment vous vous y êtes pris ? Ils vous ont adorés.

McDonald sourit d'un air rusé qui fit penser à Brant.

— J'ai balancé quelques taloches.

Elle eut le sourire conciliant, fondé sur un courage morose, qu'on enseigne dans les cours de pédagogie.

— Non, sérieusement, si vous quittez un jour la police, vous êtes très doué pour la communication. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Non, il fallait qu'ils y aillent. La femme regarda leur voiture s'éloigner sans cesser de sourire.

Falls demanda :

— Qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ?

McDonald tentait de doubler un semi-remorque, mais se tourna vers elle et répondit :

— Qu'est-ce qui m'a pris ? Je t'ai sauvé la peau, voilà ce qui m'a pris.

En dépassant le camion, il se pencha, montra le doigt au chauffeur et parut ravi par l'expression furieuse de son visage. Falls dit :

— Si ce gamin se plaint, on peut perdre notre boulot.

McDonald émit une sorte de toux méprisante, ce qui est très difficile à réaliser car il faut être ou absolument furax ou dingue.

— Notre boulot ! Tu trouves que ce qu'on fait, c'est du boulot ? C'est des putains de miettes, tout le monde s'en fout. Un petit con de morveux d'une école de Brixton, tu crois que quelqu'un s'intéresse à ce qu'il dit ? Joue le jeu, Falls. Quand les pontes s'apercevront qu'on s'en sort bien, ils nous déchargeront de ce boulot et ils y colleront quelqu'un d'autre.

Elle n'en crut pas ses oreilles. Pire, elle y perçut un noyau de vérité.

— Ouais, et depuis quand tu es si bien informé ?

Elle était troublée surtout parce qu'elle avait admiré son comportement vis-à-vis de l'adolescent. Elle avait été prise de panique et maintenant, bon sang, maintenant, McDonald commençait à l'exciter. D'où cela venait-il ? Elle n'avait été attirée par personne depuis Nelson, qui s'était révélé nul. McDonald réfléchit à sa question, répondit :

— Comment je suis si bien informé ? Je vais te dire : se faire tirer dessus aide.

Il demeura silencieux, comme s'il revivait l'instant où l'arme avait été braquée sur lui, où le type avait appuyé sur la détente, et ajouta :

— Je croyais autrefois, naïvement, que travailler dans la police consistait à protéger les gens.

Il garait adroitement la voiture, les paupières plissées sous l'effet de la concentration, et elle insista :

— Oui ?

— J'ai compris qu'il consistait à nous protéger, généralement contre eux.

Ils étaient descendus de voiture et elle eut vraiment l'impression que ses genoux allaient céder quand elle le regarda bien en face et hasarda :

— Tu voudrais peut-être boire un verre ou quelque chose, plus tard ?

Un avion passa, il leva la tête.

— Tu veux dire comme un rendez-vous ?

Bon, d'accord, elle avait envie de lui et ne venaient-ils pas de s'en tirer tous les deux ? Elle sourit donc et adoucit l'expression de son visage.

— Ouais, pourquoi pas ? Je pourrais préparer quelque chose. Il y a longtemps que je n'ai pas fait la cuisine.

Il fixa intensément ses yeux bleus sur elle.

— Le truc, c'est que je saute pas les lesbiennes.

Faire la morte ? Faire la morte ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Si tu as envie d'une nana morte, tu tues cette salope, comme ça, en plus, tu n'as pas besoin de la payer.

Nick Tosches, *La main de Dante*.

6

Porter était allé au pub et avait immédiatement repéré Trevor. Il avait commandé une vodka-tonic, sans vraiment cacher ses intentions, et obtenu un large sourire. Il avait jeté un coup d'œil sur le derrière du type et pensé : Mmmm.

Trevor, qui changeait un fut, tendit ce derrière afin d'en obtenir le maximum, puis leva la tête et demanda :

— Il y a quelque chose qui te plaît ?

Ça avait commencé comme ça. Porter n'était pas sorti avec quelqu'un depuis une éternité et le sexe fut rapide et fiévreux. Trevor, allongé sur le dos dans le lit de Porter, demanda :

— Tu sors de prison, ou quoi ?

Porter rit.

— Sûrement pas, je suis flic.

Trevor, qui connaissait le fonctionnement de la Met, demanda :

— Ils ne vont pas en prison ?

— Pas moi.

C'était ainsi que la relation avait commencé. En partant avec l'argent que Porter lui avait donné pour le taxi, Trevor dit :

— Je ne suis pas un type d'une nuit. J'ai envie de quelque chose de significatif.

Porter aussi.

Il resta quelque temps sans voir Trevor, parce qu'il avait lancé une enquête approfondie sur les accidents survenus pendant les semaines écoulées et deux d'entre eux correspondaient aux prétendus « meurtres » que Ford

s'attribuait. Les médias, qui s'étaient emparés de l'affaire, proclamaient :

UN TUEUR FOU OBSÉDÉ PAR LA POLITESSE

Ils s'en étaient occupés à temps perdu et ne croyaient pas totalement que c'était vrai. Porter en était reconnaissant ; il avait un mauvais pressentiment, croyait que ça deviendrait très grave. Il n'y avait aucun témoin. Les familles et les collègues de travail des victimes reconnurent qu'elles étaient :

« ... difficiles, portées sur les grossièretés ».

Le super convoqua une nouvelle fois Porter.

— Est-ce vrai ? A-t-il tué deux personnes ?

Porter avança prudemment :

— C'est possible, mais nous continuons les vérifications.

Cela n'impressionna pas Brown, qui cria :

— Qu'est-ce que c'est que ce bredouillement ? Un truc gay, une affectation de zézaiement ?

Porter dut ravalier la réponse qui lui traversa l'esprit.

— Désolé, monsieur le superintendant. Ça arrive quand je suis nerveux.

Le super parut incapable d'en croire ses oreilles, secoua la tête.

— Réglez ça. Je ne veux pas d'escalade.

Porter prit une profonde inspiration, hasarda :

— Faut-il réunir une équipe spéciale ?

Le super se leva, ce qui était très mauvais signe, braqua l'index sur lui et dit :

— Une équipe spéciale ? Vous êtes givré ? C'est un déniement de rien du tout qui cherche à obtenir son quart d'heure de gloire. Enfermez-le immédiatement.

Porter eut envie de demander : Comment ?

Mais il se contenta de répondre :

— Très bien, monsieur le superintendant.

Dehors, il s'aperçut qu'il transpirait. Il s'essuya le front avec son mouchoir et entendit :

— Tu as un coup de chaud ?

Brant.

Porter haussa les épaules.

— C'est cette affaire : l'obsédé de la politesse. Probablement rien.

Brant sourit.

— À mon avis, ça va continuer indéfiniment.

Horriifié, Porter s'écria :

— Tu n'es pas sérieux.

— Aussi sérieux que le sida.

Et il s'en alla.

Brant connaissait une période faste. Roberts et lui étaient allés voir Caz, l'indic. Ils l'avaient retrouvé dans un pub. Comme d'habitude, il portait une chemise criarde. Il n'appréciait pas que Brant ait enfreint les règles et soit accompagné de Roberts. La délation repose sur la base fragile d'une relation d'homme à homme.

Brant, indifférent, dit :

— Bon, j'ai enfreint les règles, et alors ?

Caz n'impressionna pas Roberts, qui estima qu'il allait perdre son temps. Il se trompait. Quand Brant l'interrogea sur le réseau de voleurs de voitures, non seulement Caz le connaissait, mais il fournit également l'adresse du garage où se déroulaient les opérations et les noms des trois responsables principaux. Brant s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Joli coup, Caz.

Caz tripota sa médaille en or.

— Vous allez me payer, maintenant ?

Brant acquiesça.

— Le chèque a été posté.

Et ils filèrent. Depuis quelque temps, Roberts résolvait cent pour cent de ses affaires. Quoi qu'il entreprenne, il avait apparemment le don de Midas. Maintenant, une fois de plus, il allait fabriquer de l'or. Quand les flics firent une descente dans le garage dans l'espoir de trouver les voitures volées, la première qui fut récupérée fut celle du super. Quelques jours plus tard, Roberts offrit un verre à Brant pour fêter l'événement. Ils allèrent dans un bar de Charing Cross Road qui venait d'ouvrir. Le patron était un ancien flic et, quoi qu'il arrive, ils ne paieraient pas les consommations.

Afin de fêter son succès, Roberts s'était fendu d'un costume neuf, acheté chez Marks et Spencer. Il trouvait que c'était justifié, parce que le sort s'était récemment mis à le favoriser. Les gagnants avec les gagnants. Il en choisit un marron, à fines rayures, parce que la vendeuse, qui venait apparemment de Bosnie, affirma que c'était la mode du moment. Il grimaça légèrement quand il vit le prix mais, merde, la vente de sa maison lui avait rapporté un peu d'argent et la promotion ne tarderait sûrement pas.

Brant arriva vêtu d'un sweat-shirt sur lequel était écrit :

ÉCRASE

Et d'un jean délavé avec un petit trou au genou. Roberts dit :

— C'est une putain de blague.

— Quoi ?

— Je croyais que ce serait une soirée classe.

Brant tripota un petit badge en argent représentant un oiseau épinglé sur son sweat-shirt et ironisa :

— Patron, tu crois que ce sont les vêtements qui font la classe ?

Il rabâchait sans cesse à Roberts que c'était justement là que résidait la classe, et c'était pour cette raison que l'inspecteur avait payé son costume une petite fortune. L'ancien flic, qui, derrière le bar, attendait patiemment, suivit la conversation avec un sourire. Il connaissait Brant par cœur. Pour l'essentiel, c'était un emmerdeur. Il fut stupéfait de constater que Roberts portait un costume de la même couleur que la merde. Brant se tourna vers lui.

— Jim-bo, une pinte de ta meilleure bière pour la star de la Met et un double Jameson.

Roberts gémit :

— Je bois de la bière ?

Brant, qui sortait ses Peter Jackson, dit :

— Patron, dans cette tenue, c'est forcément de la bière.

Roberts se vexa.

— Mon costume ne te plaît pas ?

Brant l'examina attentivement, intensément, et ses lèvres esquissèrent un sourire ironique.

— Tu ne devrais pas acheter des trucs sur le marché.

— Le marché ? Il vient de chez Marks et Spencer. Tu sais combien il m'a coûté ?

Il était si furieux qu'il pouvait à peine parler.

Brant tendit la main, toucha le revers.

— Pas étonnant que la chaîne soit en pleine déconfiture. Il était en solde ?

Roberts but la moitié de sa pinte.

— Au moins, je ne porte pas un jean déchiré.

Faible. Il savait qu'il n'avait pas le sens de la repartie. Brant tripota le trou de son jean, en parut ravi, expliqua :

— Une balle, patron, en service et tout ça.

Il y avait des moments où Roberts haïssait vraiment Brant. Il avait envie de lui donner un coup de poing en pleine gueule, de le tabasser pendant une heure. C'était un de ces moments. Il dit au barman :

— Donne-moi un double Bells et un de ces trucs irlandais pour lui.

Brant fixait toujours le costume.

— Ne t'en fais pas, patron, il n'y a pas beaucoup de lumière, les gens ne verront pas grand-chose.

Roberts s'enfila le scotch.

— Ouah, ça me rassure. Et cette connerie d'oiseau en argent sur ton sweat-shirt ?

Brant toucha le badge avec une affection qui parut sincère.

— C'est le kookaburra rieur.

Roberts regretta sérieusement d'avoir posé la question. Il fit :

— Et ça veut dire quoi ?

— Australien, patron. Tire son nom de son cri, qui ressemble à un rire dément. Un membre de la famille des martins-chasseurs. Il se nourrit de serpents, de souris et de lézards.

Roberts trouva que c'était une bonne description de Brant. Ils s'assirent et Brant se mit sur-le-champ à baratiner deux nanas installées à la table voisine. Comme toujours, Roberts fut ébahi par la réaction des femmes en sa présence. Ne voyaient-elles pas que c'était un porc ?

Non.

Quelques minutes plus tard, elles se joignirent à eux et Roberts se retrouva aux côtés d'une jolie fille en chemisier transparent. Il ne savait jamais s'il fallait regarder ou détourner

les yeux. Brant résolut le problème en disant :

— Madame, vous êtes bien pourvue. C'est l'effet Wonderbra ou c'est seulement vous ?

Elle fut ravie et Roberts se dit que s'il avait un jour dans ses rêves les plus fous tenu un propos similaire, il aurait reçu le contenu d'un verre au visage. La deuxième femme semblait aussi dingue que Brant, ce qui n'était pas rien. Elle demanda ce qu'ils faisaient. Brant répondit qu'ils étaient comptables et elles éclatèrent de rire, ce qui l'encouragea à ajouter :

— Les costumes comme celui de mon pote sont un des avantages du métier.

Une longue conversation étourdissante fut consacrée aux mérites dudit costume et Roberts résolut de brûler cette saloperie. Quand les femmes s'excusèrent pour aller aux toilettes, Brant dit :

— Tu es bon pour un coup, patron.

Roberts, résolu à marquer au moins un point au cours de la soirée, demanda :

— Et si je n'ai pas envie – comme tu l'exprimes avec tant de délicatesse – d'un « coup » ?

Brant, qui était en train de s'envoyer consciencieusement des doubles Jameson, s'immobilisa, parut troublé.

— Tu vas y être obligé, juste pour prouver quelque chose.

— Prouver quelque chose ? Quoi ?

— Pour prouver que tu n'es pas gay.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Brant parut sincèrement déconcerté.

— Je leur ai dit que tu étais gay et elles ont répondu que tu l'étais forcément puisque tu n'hésitais pas à porter un costume aussi ridicule.

Roberts avait la tête qui tournait. Les raisons de baffer Brant

étaient si nombreuses qu'il ne savait pas par laquelle commencer. Il dit donc d'une voix rauque :

— Mais pourquoi leur as-tu dit que j'étais homo ?

— C'est de la tactique, patron. Les femmes aiment les défis, tu me dois un service, mon pote.

Les femmes revinrent ; de nouveaux verres, puis une boîte.

La danse.

Ouais, Roberts tentant de faire revivre l'art moribond du rock, Brant au bord de la piste, sourire sardonique aux lèvres, une main sous la jupe de la femme, comme par inadvertance. Puis Soho et des kebabs à l'aube, probablement ce qu'il y a de pire après une nuit de beuverie, mais ça semblait presque obligatoire. Plus tard, Roberts se souviendrait de rapports sexuels ardents et collants à cause de la transpiration. Une véritable gymnastique, de son point de vue. Quand il refit surface le lendemain, vers deux heures, la première chose qu'il vit fut son costume, aussi froissé que si un troupeau d'éléphants était passé dessus. La seconde fut un point brillant sur le revers, ce foutu kookaburra. Il éclata de rire. Roberts avait acheté une petite maison dans Kennington Park Road, avec un jardin minuscule derrière. Victime d'une gueule de bois mortelle, il s'y traîna et mit le feu au costume, qui brûla féroceement, comme s'il voulait se faire remarquer avant de disparaître. Le badge, hélas, refusa de prendre.

« FULL AS A GOOG »

Complètement ivre. De l'écossais « googie », que les enfants emploient pour désigner un œuf. Il s'agit d'une variation d'une expression australienne ayant le même sens : « full as a tick ». Parmi les évolutions ultérieures, on trouve : « full as a Bourke Street tram » et « full as a bull's bum »^{3}.

Falls ne travaillait plus dans les écoles, conformément aux prévisions de McDonald. Comme ils se débrouillaient bien, on les avait rapidement mutés. McDonald fut affecté à la circulation et Falls derrière un bureau, où elle effectuait du travail administratif. Dans un placard minuscule du sous-sol, elle était chargée de revoir les vieilles affaires, de déterminer si une mise à jour était nécessaire.

Une tâche de rien du tout.

Même si elle découvrait un cas justifiant un nouvel examen, il n'y avait aucune chance que quelqu'un s'en charge. La brigade était dans les trucs en cours jusqu'au cou et un dossier ancien ne serait pas pris en considération. Tout le monde savait qu'elle avait été bannie. Son unique espoir consistait à prendre patience et à attendre qu'une occasion se présente. Elle serrait les dents. Les écoles lui manquaient presque.

L'agente Andrews était relativement nouvelle. Elle avait été un temps sous l'aile de Falls, puis s'était bien débrouillée. Brant l'avait testée, comme pratiquement toutes les nouvelles, avant de la laisser tomber. Désormais, elle patrouillait à pied à Clapham. Quand elle avait pris son service, on lui avait dit que Falls était dans le cachot, comme on surnommait le sous-sol. Elle acheta du thé et une part de gâteau à la cantine puis descendit. Elle rencontra Brant, qui demanda :

— Tu es devenue serveuse ?

Elle aurait voulu rugir : « Pourquoi tu ne m'as pas appelée, alors que tu avais promis de le faire ? »

Mais, convaincue qu'elle ne l'intéressait plus, elle répondit :

— C'est pour Falls.

Il eut un sourire ironique.

— C'est une minable. Il ne faut pas que tu traînes avec elle, que l'échec déteigne sur toi.

Elle dut refouler l'envie de lancer le thé sur son visage respirant l'autosatisfaction, mais s'efforça de se calmer.

— C'est mon amie.

Il eut un bref rire méchant.

— Falls n'a pas d'amis. Si tu veux grimper, débarrasse-toi d'elle.

Puis il s'éloigna en sifflant le thème des *Soprano*, dans une interprétation étonnamment bonne. Au sous-sol, elle se dirigea vers Falls, qui disparaissait presque derrière une montagne de dossiers.

— Salut.

Elle posa le thé et le gâteau sur la table en signe de paix. Falls foudroya la pâtisserie du regard.

— Tu crois que je peux manger ça ?

Comme Andrews ne répondait pas, Falls la fixa. Seule une femme pouvait voir, sous le maquillage, qu'il y avait un bleu sous son œil gauche. Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il est arrivé à ton œil ?

Andrews y porta involontairement la main.

— McDonald m'a emmenée boire un verre.

Falls attendit et, comme Andrews n'ajoutait rien, demanda :

— Il t'a payé un verre et il t'a frappée, c'est ça ?

Andrews eut envie de pleurer et pensa : *Ça ne serait pas foutrement chouette ? Deux femmes flics qui pleurent dans un sous-sol. Comme un très mauvais épisode de Cagney et Lacey.* Elle expliqua :

— Il n'en avait pas l'intention, mais il subit de très fortes pressions.

Falls avait entendu ça mille fois. Ceux qui n'en avaient pas l'intention étaient les plus dangereux. En règle générale, ceux-là tuaient. Elle était allée au Centre de lutte contre le viol, où de semblables histoires étaient monnaie courante. Elle soupira.

— Tu vas le revoir ?

Andrews fut tentée de mentir mais, si elle le faisait et que Falls s'en aperçoive...

— Il veut qu'on sorte vendredi. Pour se faire pardonner.

— Ouais, cette fois, il fera ça comme il faut. Il t'enverra à l'hôpital.

Andrews protesta :

— Non, il m'a juré que c'est arrivé parce qu'il était bourré. Normalement, c'est un type marrant.

Falls ne releva pas.

— Il y a autre chose ? La sécurité de Londres dépend de mon travail.

Andrews scruta le visage de Falls, l'amertume la stupéfia et elle pensa qu'elle aurait peut-être dû écouter Brant. Elle s'éloigna.

— Bon, si tu as besoin de quelque chose... ?

Falls répondit :

— Besoin ? De quoi je pourrais bien avoir besoin ? J'ai tout ce qu'il me faut.

C'était la fin de la soirée. Devant le poste de police, Brant tirait goulûment sur une clope. Falls le rejoignit.

— Sergent, tu as une minute ?

Il regarda sa montre, elle constata que c'était une Rolex, probablement pas une fausse.

— Il te reste 59 secondes.

Elle avait envisagé de nombreuses façons de présenter sa

demande, mais choisit l'approche directe.

— J'ai besoin d'un coup-de-poing américain.

Il fut ravi, lui accorda toute son attention.

— Ouah, ils ne sont pas interdits ?

Elle savait qu'elle serait obligée de danser.

— Je te devrai un service, bien sûr.

D'une pichenette, il lança la clope en l'air, suivit des yeux la courbe du point rouge.

— Évidemment, tu m'en dois déjà.

Et il s'éloigna à grands pas sans ajouter un mot. Elle ne put déterminer si cela signifiait d'accord ou va te faire foutre. Face à Brant, le problème était toujours le même : on ne savait jamais de quel côté il pencherait, mais on pouvait être certain qu'il utiliserait l'information à son profit.

À l'heure du déjeuner, le lendemain, elle regagna son bureau du sous-sol après avoir vaguement grignoté à la cantine : yaourt maigre et thé sans lait. Une boîte du McDo était posée sur sa table de travail. Elle pensa : *Andrews. Est-ce un Big Mac ou un cheeseburger et, surtout, vais-je pouvoir résister ? Il faudra que je lui parle, que je lui dise de cesser de m'exposer à la tentation.* Elle s'assit, ouvrit la boîte et, sur le pain du hamburger, posé sur une feuille de laitue, découvrit un coup-de-poing américain usé. L'association ironique de la marque de la boîte et de ce qu'elle contenait la fit sourire pour la première fois depuis une éternité. Comme toujours, l'intuition de Brant l'émerveilla. Il comprenait tout avant tout le monde. Elle mit l'arme dans son sac à main.

Au pub, pas tout à fait remis de sa java en compagnie de Brant, Roberts faisait durer une pinte de bière. La porte s'ouvrit, Porter Nash le rejoignit.

— Puis-je me joindre à vous, inspecteur ?

Roberts aimait bien Porter, estimait que c'était un bon flic et

admirait sa façon de gérer ses préférences sexuelles. Porter allait on ne peut mieux : son aventure avec Trevor était sur les rails et leurs relations sexuelles régulières lui apportaient carrément une nouvelle jeunesse. Le seul moment difficile avait été celui où, un matin, Trevor l'avait vu avec la seringue et avait demandé, pas vraiment scandalisé :

— Tu te défonces ?

— Je suis diabétique.

Trevor avait réfléchi et constaté :

— Sale truc.

Plus tard, il avait demandé :

— C'est vrai qu'il faut que tu fasses très attention à tes pieds, que tu pourrais facilement risquer une amputation ?

Porter avait expliqué que ce type de scénario se produisait rarement, mais Trevor s'était déjà désintéressé du sujet.

Porter demanda à Roberts s'il avait envie d'un verre. Il déclina et Porter s'assit.

— Puis-je vous soumettre quelque chose ?

Roberts acquiesça.

— Vous connaissez l'existence de ce « meurtrier obsédé par la politesse », ou soi-disant meurtrier. J'ai étudié les accidents récents et deux, la semaine dernière, pourraient être considérés comme suspects.

Roberts, qui n'avait pas touché à sa pinte, semblait se satisfaire de la regarder et demanda :

— Lesquels ?

— Le premier est une noyade dans une baignoire, difficile de déterminer si c'est un accident tant que l'autopsie n'aura pas établi la présence éventuelle d'alcool ou de drogue. Le deuxième est une agression. J'ai interrogé les collègues de travail, les amis, et devinez ?

Roberts, qui s'était familiarisé avec l'affaire, au cas où on lui demanderait de s'en occuper, répondit :

— Ce n'était pas vraiment les personnes les plus populaires de la planète.

Porter fut impressionné.

— Exact ! Elles se faisaient remarquer par leur grossièreté et traitaient tout le monde comme de la merde.

Roberts assimila l'information.

— Il semblerait qu'il y ait vraiment un meurtrier.

Porter se mordilla le pouce, tic dont il était parvenu à se débarrasser.

— Ma plus grosse crainte est une nouvelle lettre donnant des détails sur ces décès. J'ai entré le nom de plume, « Ford », dans l'ordinateur et obtenu des milliers de résultats, mais rien d'exploitable. J'ai essayé plusieurs sigles, mais que dalle.

Roberts se leva.

— Au moins, tu sais une chose.

— Ah bon ?

— Évidemment : le type aime jouer. As-tu interrogé Brant sur le nom ? Il sait faire le tri pour aller tout droit au fond des choses.

Puis Roberts s'en alla, laissant sa pinte pratiquement intacte. Porter continua de se ronger le pouce. Ça faisait deux jours qu'il n'avait pas de nouvelles de Trevor et il se demanda si les seringues ne lui avaient pas fait peur. Il décida de passer, après le travail, au studio où vivait Trevor. Il espéra aussi que le super n'avait pas reçu de courrier.

8

McDonald était dans le parking, appuyé contre la camionnette qui servait parfois aux surveillances. Falls se dirigea vers lui et il la regarda d'un air dégoûté. Elle s'immobilisa tout près de lui et il protesta :

— Hé, tu es dans mon espace personnel.

Elle sourit.

— Tu aimes que ce soit un peu brutal, hein ?

Son regard s'éclaira et il ironisa :

— Tu en as déjà assez des femmes ?

Elle regarda autour d'elle, pivota, mit tout le poids de son corps dans son bras droit, le frappa à l'œil gauche avec le coup-de-poing américain. Il tomba contre la camionnette. Elle lui tourna le dos et s'éloigna.

— C'est assez brutal pour toi ?

Il dit qu'il y aura toujours quelqu'un qui tuera des salopes. Des tas de salopes vont mourir partout, jusqu'à ce qu'on nage dans les cadavres de salopes.

G.M. Ford, *Fury*.

Rien ne plaît davantage aux flics qu'un vrai coquard. Un œil au beurre noir dans toute sa gloire les amuse énormément. Donc, le lendemain, McDonald en entendit des vertes et des pas mûres. Il raconta qu'il s'était bagarré avec un automobiliste. Personne ne le crut et, comme par hasard, Brant arriva en roulant des mécaniques et le dévisagea.

— Les automobilistes ont des coups-de-poing américains, hein ?

Cela indiqua à McDonald où Falls s'était procuré l'arme, mais il ne put naturellement rien dire. Il ne put qu'ajouter une fois de plus Brant sur sa liste noire. Puis le super le convoqua et, après avoir écouté l'histoire de l'automobiliste, demanda :

— Et tu l'as arrêté ?

— Mmmm... dans la confusion, il s'est échappé.

Brown le foudroya du regard.

— Tu oublies quelque chose, McDonald ?

— Je n'ai pas pu noter l'immatriculation, comme j'ai dit...

Brown cria :

— Monsieur le superintendant. Je ne t'ai pas entendu dire « monsieur le superintendant » quand tu t'es adressé à moi. Je commence vraiment à me demander si tu es fait pour ce métier. Tu semblés excessivement exposé aux accidents et ce n'est pas une qualité chez un policier.

McDonald voulut protester, expliquer qu'il n'avait été une fois de plus qu'une victime innocente mais, sans lui laisser le temps de pleurnicher, le super reprit :

— Hors de ma vue. Jette un coup d'œil sur les annonces des

sociétés de sécurité ! Il paraît qu'elles engagent n'importe qui.

Le sergent de permanence l'affecta au carrefour perpétuellement embouteillé de Balham High Road qui, s'il n'était pas le chemin de l'enfer, était à coup sûr celui de la perte. Tandis que McDonald s'éloignait d'un pas traînant, le sergent rugit :

— Et si quelqu'un te baffe, appelle les flics.

Brant buvait une pinte de Guinness à côté de laquelle un sandwich au jambon était en train de rassir. La porte s'ouvrit, Falls entra.

— Je peux m'asseoir ?

— Ouais, mais peux-tu assurer ?

Elle s'assit. Brant montra le sandwich.

— Tu as faim ?

— En fait, je t'ai apporté quelque chose.

Elle sortit la boîte du McDo et la posa soigneusement devant lui. Il sourit, but une énorme gorgée qui lui fit une moustache de mousse et ouvrit la boîte. Un cheeseburger. Il le souleva, ne trouva rien dessous.

— Il manque quelque chose ?

Elle le fixa.

— Tu voulais des frites ?

Il prit le hamburger, mordit une bouchée prudente, mastiqua avec bruit.

— Pas mal.

Le barman débarqua, fit :

— Hé, on ne peut pas apporter à manger.

Brant, la bouche pleine, répondit :

— Casse-toi et, ho, apporte une double vodka à cette petite

chatte.

Le barman était nouveau et ne connaissait pas bien Brant mais quelque chose, dans sa façon de parler, lui indiqua qu'il valait mieux laisser tomber.

Ce qu'il fit.

Brant fixa Falls et elle pensa, à contrecœur : *Son côté chien méchant le rend séduisant. Comme une ligne de cocaïne qui te fouta dans la merde. Mais le flash !* Il dit :

— McDonald a eu un accident de la circulation.

Prudente, elle répondit :

— J'en ai entendu parler.

Brant tripota son Zippo, sortit une clope, l'alluma et tira une longue bouffée.

— Surveille tes arrières.

Elle n'était pas obligée de répondre et garda donc le silence. Il se tourna vers le bar et cria :

— Hé, petit, faudrait peut-être que tu te bouges, et avant la semaine prochaine.

Puis il reporta son attention sur elle.

— Tu veux rembourser le service ?

Elle fut étonnée que ce soit aussi rapide. En général, Brant accordait sinon un délai de grâce, du moins le temps de ruminer. Elle acquiesça. Il eut un sourire carnassier.

— Voilà une femme comme je les aime : pas d'attaches. Donc tu peux être salope, hein ?

Le barman posait les consommations sur la table quand Brant prononça le gros mot. Il recula comme s'il venait de recevoir une claque, mais garda le silence et s'éloigna au plus vite. Falls prit une profonde inspiration.

— Qu'est-ce que tu disais ?

— Je t'explique. Pendant une semaine, hors du poste de

police, il faut que tu te conduises comme un animal, que tu traites les gens comme de la merde, que tu les insultes à la moindre occasion, que tu sois aussi mal élevée que possible. Agis comme si tu allais avoir tes règles. Tu crois que tu en es capable ?

Elle prit son verre, but d'un trait, sans rien ajouter. Elle avait besoin de la gifle amère de l'alcool pur.

Elle l'eut.

Brant s'appuya contre le dossier de sa chaise, but sa deuxième pinte pratiquement en une gorgée, rota.

— Ah.

Falls eut un instant de lucidité, puis une bouffée de fureur et cracha presque :

— C'est l'affaire du tueur obsédé par la politesse, hein ? Tu veux que je lui tende un piège ?

Brant fut ravi.

— Tu vois, j'étais sûr que tu pigerais.

Elle eut envie de plonger la main dans son sac, de sortir le coup-de-poing américain et de le frapper.

Sans le lui demander, elle prit une de ses clopes et il la lui alluma, ce qui la stupéfia. Elle constata :

— Un leurre, c'est ça, hein ?

— Exactement.

Elle avait besoin de se calmer et, sans un mot, se leva, alla au bar commander une nouvelle tournée. Le barman essaya de lui sourire, de lui faire comprendre qu'il était avec elle, mais elle fit comme si elle n'avait rien vu et il pensa : *Je t'emmerde*. Quand elle revint, Brant prit son verre.

— Aux jours meilleurs.

Elle ne participa pas au toast, se contenta de boire sa vodka et, une fois calmée :

— Tu ne doutais pas que j'accepterais, même si je l'ai déjà fait et que j'ai failli être tuée.

Il haussa les épaules, répondit :

— Et alors ? Tu as le choix ? Tu es sur le chemin de nulle part. Je t'apporte l'occasion de rentrer dans le jeu. Et, la dernière fois, qui a sauvé ta jolie petite peau ?

La dernière fois, c'était le violeur de Clapham. McDonald était censé la protéger, mais n'était pas allé jusqu'au bout. Sans Brant, elle serait morte. Il dit :

— Commence tout de suite.

— Quoi ?

— Quand tu paieras les verres, engueule le barman, ça te mettra dans la peau du personnage et, en plus, il a besoin d'un coup de pied au cul.

Puis il partit.

Falls tourna et retourna la proposition dans sa tête, dans l'espoir de trouver une issue. Il n'y en avait pas, sauf si elle voulait végéter au sous-sol. Quand elle paya, le type du bar lui dit, après avoir cru voir un sourire au coin de ses lèvres :

— Ce type est un porc.

Falls le fixa.

— Qu'est-ce qu'un branleur comme toi peut en savoir ? Tu devrais même pas respirer le même air qu'un homme comme ça, un vrai.

Dehors, elle pensa :

Bon début.

Brant tambourina à la porte, qui s'ouvrit finalement sur un Porter ensommeillé.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je passais dans le quartier. Je me suis dit que tu m'offrirais un café. Hé, tu as du courrier.

Brant se baissa, ramassa une enveloppe, la tendit. Porter la prit.

— Bon, entre. Je vais faire du café.

— Et du jus d'orange, tu en as ?

Brant se laissa tomber sur le canapé, posa les pieds sur la table basse et Porter dit :

— Je t'en prie, fais comme chez toi.

Brant allumait déjà une clope et Porter dut se forcer à garder le silence. Il alla chercher le café et le jus d'orange.

— Je vais prendre une douche. Tu peux rester seul une minute ?

— Il n'y a pas de toasts ?

Pendant que Porter était sous la douche, Brant examina sa bibliothèque. Aucun McBain, mais plein de psychologie, de poésie et d'histoire.

Brant marmonna :

— Des trucs chiants.

Il buvait son deuxième café quand Porter réapparut. Il sentait l'after-shave et portait un costume sombre luxueux. Brant siffla.

— Chouette costard. Si tu en avais un autre, tu pourrais le prêter à Roberts.

Porter prit l'enveloppe, constata que l'adresse était tapée à la machine, l'ouvrit, lut et s'écria :

— Nom de Dieu.

Brant se leva.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Porter lui tendit la feuille. Il avait pâli, ses mains tremblaient.

Brant lut :

À l'attention de Porter Nash

Vous êtes sûrement informé de ma mission visant à restaurer la courtoisie au sein de notre cour, excusez la blague. J'ai indiqué à votre chef que la police ne serait pas exempte de ma croisade. J'ai bu quelques verres à l'abreuvoir que vous fréquentez et je dois hélas signaler que le barman, Trevor, s'est systématiquement montré grossier, agressif, vis-à-vis de tout le monde.

Je sais que vous êtes attaché à lui, mais je dois respecter les règles et ne peux malheureusement pas faire d'exception.

J'espère que cela n'aura pas d'effet néfaste sur notre relation.

Regrettablement vôtre,

FORD

Porter croassa :

— Il va tuer Trevor.

Puis il se précipita dehors. Brant le rattrapa près de sa voiture, le prit par le bras.

— Je conduis.

Trevor habitait près de Clapham Common et Brant y arriva en un temps record. Ils ne parlèrent pas. Porter se mordilla le pouce jusqu'au sang. Quand ils furent arrivés, Porter descendit de voiture et entra dans l'immeuble, Brant sur ses talons.

Il frappa lourdement à la porte et Brant eut envie de demander : « Il ne t'a pas donné une clé ? »

Mais ce n'était peut-être pas le moment d'aborder la dynamique de leur relation. Pas de réponse. Brant dit :

— Écarte-toi.

Il se jeta contre la porte, l'enfonça du premier coup. Ils entrèrent dans la petite pièce, un lit dans un coin. Une silhouette se dressa.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Porter demanda :

— Tout va bien, Trevor ?

Trevor n'avait pas eu le temps de répondre quand une autre tête sortit de sous les couvertures et s'enquit :

— On a des ennuis ?

Sans un mot, Porter pivota sur lui-même et sortit. Brant fixa les deux hommes, puis dit :

— Vaut mieux que ça arrive le matin.

Voilà comment ça marche. L'accélérateur au plancher et droit sur toi. Feu mon mari, Orner Plunkett ? Il disait : « Sherri met jamais de vaseline dessus. »

Doug J. Swanson, 96 Tears.

11

Andrews fonça droit sur Falls.

— Tu y es pour quelque chose dans ce qui est arrivé à McDonald ?

Falls la fixa et resta un instant silencieuse.

— Tu ne peux poser la question qu'une fois.

L'expression du visage de Falls inquiéta Andrews, mais elle était engagée, maintenant, et insista :

— Oui ou non ?

— Non.

Andrews se demanda comment poursuivre. Falls attendit, pivota sur elle-même, changea d'avis, approcha son visage de celui d'Andrews.

— Qu'aurais-tu fait si j'avais répondu oui ? Tu aurais fait quoi, au juste, si je t'avais aidée ?

Puis elle prit la direction de la porte, où elle se trouva face à Brant.

— Formidable, tu fais exactement ce que je voulais, mais il y a une chose : pourrais-tu réserver ça aux civils ? Tu n'as pas besoin d'intimider les gentils.

Falls rit.

— Tu dis toujours qu'il n'y a pas de gentils.

Il réfléchit, puis :

— Il ne faut pas attacher trop d'importance à ce que je dis. Et pourrais-tu cesser d'agresser Porter Nash ? Il a eu une dure journée. Ce serait bien de le laisser un peu tranquille.

Falls sortit. Elle se sentait bien et n'avait pas l'intention de laisser quoi que ce soit gâcher ça. À la vérité, la mission que Brant lui avait confiée – envoyer chier les gens – la bottait. Agir comme si elle les considérait comme les derniers des cons la faisait planer. Peut-être continuerait-elle après l'arrestation du cinglé. Sur le chemin du travail, elle s'était arrêtée pour acheter le journal à la boutique du coin, et un type mettait un temps fou à valider sa grille de loto.

Elle avait fait :

— Hé, Ducon, tu pourrais pas penser un peu à ceux qui travaillent pour vivre ?

Il n'en revint pas. Il s'écarta. Puis, lorsqu'elle avait garé sa voiture, une femme avait tenté de lui chiper la place. Elle avait baissé la vitre et crié :

— Tu veux avoir des histoires avec une flic ?

La femme ne voulait pas.

Falls se dit que ça se fêtait. Elle irait dans un pub qu'elle ne connaissait pas et emmerderait le personnel. Cette perspective fit bouillonner son sang et elle se demanda si l'agressivité n'était pas aussi planante qu'une ligne de coke.

12

Brant offrait effectivement un verre à Roberts, glissait la main dans sa poche et posait l'argent sur le bar. Roberts demanda :

— Qu'est-ce qu'on fête ?

— On va s'occuper de cette affaire, l'obsédé de la politesse. Porter va demander au super de nous mettre dessus.

— Pourquoi ? Il n'a aucune raison de la partager. C'est le gros lot, cette histoire.

Brant but une énorme gorgée de bière, se gargarisa, puis s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— C'est devenu personnel, tout simplement.

Roberts estima que Brant s'expliquerait quand il le jugerait utile et se contenta donc d'attendre.

— Il a reçu une lettre qui menace son petit copain actuel et j'étais là pour lui tenir la main. Donc bingo, il nous veut dans l'équipe.

Roberts assimila, puis demanda :

— Comment le cinglé s'est-il procuré son adresse et pourquoi a-t-il changé de méthode, écrit à Porter et pas au super ?

Brant but une nouvelle gorgée de bière, s'essuya la bouche.

— Il ne l'a pas fait.

— Quoi ?

— Il ne l'a pas fait.

— Qu'est-ce qu'il n'a pas fait ?

— Écrit la lettre.

— Comment tu le sais, nom de Dieu ?

Puis il vit le sourire, comprit.

— Oh, non, dis-moi que ce n'est pas toi. Bon sang, Brant, tu as écrit la lettre.

Brant, qui avait fini sa pinte, demanda :

— On en prend une autre ?

Falls avait sérieusement emmerdé le barman et n'avait bu qu'un verre. En sortant, elle lui adressa un regard de pure méchanceté. Elle faillit heurter Ford quand elle gagna la porte à grands pas. Taille moyenne, cheveux châtain clair, courts et propres. Il portait une veste de sport dont la coupe cachait sa musculature. Contrairement à la majorité des hommes de sa génération, il ne perdait pas ses cheveux et son visage ne présentait aucun trait remarquable, sauf si on s'approchait et voyait ses yeux. Ils brûlaient d'une lumière qui semblait presque accueillante, jusqu'au moment où on se rendait compte qu'on était entraîné dans un endroit où on n'avait pas la moindre envie d'aller. Il avait un peu moins de quarante ans. Il sourit au barman, commanda un panaché et ajouta :

— Prenez quelque chose, vous aussi.

Le type, toujours secoué à cause de Falls, répondit :

— Merci. Vous avez vu la Noire qui vient de sortir ?

— Non.

— C'est aussi bien.

— Ouais ? Pourquoi ?

Le ton de Ford était amical, intéressé mais pas fouineur. Il avait appris à se comporter de telle façon qu'on ne se souvenait pas de lui. Le type se servit un scotch.

— Santé. Mon vieux, j'ai été vraiment sympa et elle m'a engueulé sans raison, puis elle a affirmé que je l'avais volée sur

la monnaie. Quand j'ai essayé d'arranger les choses, vous savez, quand je lui ai dit que je lui offrais le verre suivant, elle a complètement perdu la boule. M'a traité de salaud. Ce boulot est très dur, on ne devrait pas se faire insulter sans raison. Vous auriez dû l'entendre.

Ford esquissa un sourire vaguement attristé.

— Désolé de l'avoir manquée.

Et il disait vrai.

*Je restai silencieux pendant une minute. Mais je pensai :
« C'est ce que tu crois, chérie. Je te fais une fleur parce
que je ne t'arrache pas la tête. »*

Jim Thompson, Le démon dans ma peau.

13

Salut, désolé d'être resté aussi longtemps absent. Tuer des gens prend du temps. Mon vieux, je ne voudrais pas être obligé d'en faire mon métier, ce serait trop chiant. Je suis heureux que ce ne soit qu'une distraction. J'ai parlé de mon amie, donc permettez-moi de vous la présenter. Bizarre, j'écris ça et, dans ma tête, le premier vers de *Sympathy for the Devil* commence à se déployer. D'après Jagger, quand ils chantent cette chanson, des trucs étranges arrivent, par exemple les Hell's Angels piétinent un type à mort à Altamont.

Il a soixante ans, aujourd'hui.

Merde, comment c'est possible ? Et il fait toujours des tournées.

Je vais peut-être prendre la route, moi aussi, dès que j'aurai fait ce à quoi je me suis engagé. J'ai pensé à l'Amérique. Un pick-up, un fusil sur le râtelier, un chien sur le siège avant, un coonhound noir évidemment, et Hank Williams sur la stéréo.

Les Américains apprécient les bons tueurs.

Toute une industrie consacrée au meurtre. Je veux en prendre ma part. Bavarder avec Larry King. Je regardais CNN et un profileur du FBI (ouais, encore eux !) disait que, d'après eux, il y a en permanence trois ou quatre tueurs en série qui écument les routes. En Angleterre, nous en sommes restés à 10 Rillington Place, à Nielsen, à Brighton Rock. Ces types évoquent :

La dépression

La grisaille

La pluie

L'humidité.

Enfin, voyons les choses en face, ils sont foutrement ennuyeux, le pire du Royaume-Uni. Il faut, comme dit la BBC :

... Rendre ça plus sexy.

Vous commencez à en avoir assez, hein ? Vous vous demandez : Et la fille ? Pourquoi on n'apprend rien sur elle ?

J'hésite, allez-y, tirez-moi dessus. En fait, je suis un peu timide, juré craché. Parce que bon... OK, d'accord, c'est une gagneuse... Ouais, ce que vous appelleriez une pute. Elle s'appelle Mandy, et ne mentionnez pas cette chanson horrible de Barry Manilow. On est ensemble depuis trois ans. Et, oui, elle exerce toujours. Elle reçoit des clients plusieurs fois par semaine.

Je l'ai rencontrée dans un pub. J'ai cru que j'avais une touche jusqu'au moment où elle a parlé du prix. J'ai payé, comme la plupart des hommes, d'une façon ou d'une autre, et je n'ai pas cessé depuis. Elle avait des problèmes, là où elle vivait, donc je l'ai laissée s'installer chez moi. Plus tard, j'ai loué un petit appartement à son intention et c'est là qu'elle reçoit les gogos. Je n'y vais jamais, c'est son lieu de travail, hein ? Mais je la vois, c'est de l'autre côté de la rue. Vous pensez : Quoi, tout ce qu'il peut avoir c'est une pute ?

Elle me plaît, c'est tout simple. Si elle cause trop, ce qu'elles font toutes, je sors les billets et elle la ferme tout de suite. Comme un mariage, en fait. Si elle veut un frigo, j'ai une pipe. Du marchandage, c'est tout, le capitalisme en action. Mais, depuis quelque temps, sa politesse fout le camp.

ET VOUS CONNAISSEZ MA POSITION LÀ-DESSUS.

Ça a commencé doucement. On était dans un pub et elle s'en est pris au personnel. J'ai demandé :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle a semblé sincèrement troublée. La confusion a plissé son visage délicat.

— Qu'est-ce que c'est que quoi ?

— Engueuler le personnel.

Large sourire, ses dents sont parfaites. Je le sais, c'est moi qui les ai payées.

— Parce que je peux.

J'ai encore tous mes cheveux. Je vois les jeunes mecs perdre les leurs. Ils se rasent le crâne, comme s'ils avaient le choix. J'ai envie de crier :

« Tu trompes qui ? Tu es chauve, putain, assume. »

J'entretiens parfaitement les miens. Chez Palmolive, ils ont une lotion rouge qui les fait bien briller. J'en parle parce que ça ressemble à une mousse aux fruits. Même couleur, même texture et il y a même les petites bulles.

Mandy adore la mousse aux fruits. Elle en mange des bassines et ça n'a pas l'air de la faire grossir. Je suppose que le sexe à plein temps brûle les calories. Donc, quand elle jacasse trop, je prépare un bol de celle qu'elle préfère, mets de la mousse, fraise évidemment, ajoute la lotion, tourne comme un dingue. Elle avale ça en un rien de temps.

Qui sait, peut-être que ça lui blanchit les dents, c'est un détergent garanti. En tout cas, putain, ça la calme et elle cesse rapidos de râler. Mais, depuis quelque temps, elle est de très mauvaise humeur, et j'ai dit :

— Bon sang, tu deviens méchante.

Elle m'a foudroyé du regard.

— C'est tous des crétins ; dans les boutiques, dans les pubs. Les gens ne sont donc pas fiers de ce qu'ils font ?

Formidable, hein ? De la part d'une pute.

On était dans un bistro de Waterloo et elle a renvoyé les

courgettes trois putains de fois, en a balancé des vertes et des pas mûres au malheureux gros lard de serveur. J'ai dit :

— Il faut que tu fasses attention, tu sais.

La bouche pleine de pain :

— Hein ?

— Il y a un gars qui tue des gens précisément à cause du type de comportement que tu manifestes.

Elle s'est envoyé le chianti comme si c'était le picrate maison.

— Si ce crétin s'en prend à moi, je vais le recevoir.

Intrigué, j'ai demandé :

— Ah bon ?

Elle a farfouillé dans son Burberry, qui m'a coûté un paquet chez Selfridges, et en a sorti un petit flacon métallique.

— Gaz lacrymogène.

J'ai souri.

— Ça fera l'affaire.

Le serveur est arrivé, espérant que ce qu'il apportait lui conviendrait. J'ai pensé :

Dans le pire des cas, elle peut zigouiller le personnel.

L'année dernière, elle est allée à Dublin. Elle y est restée trois mois et s'est fait un paquet de blé dans Leeson Street. Elle dit : Les catholiques sont les meilleurs clients. Ils paient double à cause du facteur culpabilité, et c'est vraiment chaud dans les boîtes. Est-ce qu'elle m'a manqué ? Un peu. Quand elle est rentrée, elle avait, je ne blague pas, l'accent irlandais et la chaude-pisse. Je ne sais pas ce qui était le pire. Pour fêter son retour, on est allés dans le West End voir une comédie musicale insipide – une des purges de Lloyd Webber – puis on a dîné au Café Royal, où les prix sont très exagérés. J'étais dans ma période américaine. Vous pouvez imaginer l'horreur : Mandy qui assassinait l'accent irlandais et moi qui singeais celui des forêts du Tennessee. Ajoutez plein de tequila slammers et vous obtenez un carnage médiéval.

J'en ai ajouté deux, depuis ma dernière entrée. J'ai noyé un type dans sa baignoire. Je l'avais entendu, dans une boutique, engueuler un enfant qui pleurait, et je l'ai suivi jusque chez lui. Je l'ai surveillé pendant quelques jours, puis j'ai tout bêtement frappé à sa porte. Il a ouvert vêtu d'un peignoir en tissu-éponge.

— Qu'est-ce que tu veux, bordel ? J'essaie de prendre un bain.

Je lui ai donné son bain.

Ensuite, il y a eu la caissière du parking de Clapham Road, la personne la plus désagréable du monde. Elle enguirlandait les clients comme un derviche. Je l'ai surveillée un peu et, comme elle allait déjeuner tous les jours à la même heure, j'ai emprunté une des voitures du parking et j'ai foncé sur elle. Elle s'est retournée au dernier moment, a vu mon visage... D'après son expression, elle ne savait pas du tout qui j'étais et je suis sûr que mon sourire n'a rien arrangé.

Après, franchement, je me suis senti fatigué.

J'avais été imprudent, cru que je pouvais faire tout ce que je voulais. Le meilleur moyen de tomber. J'avais eu une chance incroyable à plusieurs reprises et les flics n'avaient besoin de chance qu'une fois. Donc j'ai pris du recul, je me suis concentré sur mon travail. Je suis comptable, ça vous en bouche un coin, hein ? Mon vieux a claqué toutes ses économies pour m'envoyer à l'université dans l'espoir que je réussisse mieux que lui. Je suis très, très bon, j'ai le chic de la comptabilité créative, tordue en d'autres termes, mais intelligente. Si vous voulez cacher de l'argent, je suis votre homme, si vous voulez échapper aux impôts (qui n'en a pas envie ?), adressez-vous à moi. J'ai commencé dans une grosse société, mais j'ai eu tellement à

faire que j'ai dû ouvrir un cabinet. On pourrait croire que c'est ennuyeux mais, merde, c'est très excitant. Faire disparaître l'argent est le fin du fin. Je suis un des rois de l'alchimie.

J'ai lu un article de Colin Wilson, qui écrit que les tueurs en série ont un sens démesuré de leur importance... Oups !

Après les avoir étudiés pendant quarante ans, ajoute-t-il, il estime qu'ils ont un point commun : un très haut niveau de dominance. Là, ce vieux Colin m'a épinglé. Je dois reconnaître que j'étais un peu déprimé, après l'avoir lu. Être assimilé à un groupe est humiliant et, de toute façon, je réussis très bien dans mes deux domaines d'activité. Mais, une petite minute... Merde, je suis en train de le faire, j'essaie de me justifier. Un signe indubitable qu'on se trompe.

Cette histoire d'écriture m'a claqué. Je croyais que ce serait facile. Une chose est sûre : si Mandy reste à ce niveau d'irritation, elle y passera. Si c'est de la colère, rien à foutre !

« Les losers sont les seules personnes intéressantes au monde, dit-elle. Ou, plutôt, ceux qu'on qualifie de losers. Toute déviation contient un élément de rébellion. Et je n'ai jamais pu comprendre l'absence de révolte. »

Karin Fossum, Celui qui a peur du loup.

Calibre.

Brant s'appuya contre le dossier de son fauteuil pivotant et contempla le titre du livre qu'il se proposait d'écrire. Il avait un chouette côté macho. Il lui avait fallu une semaine pour en arriver là, mais il se disait que les meilleurs auteurs s'accordaient du temps. Tout de même, il se demandait comment McBain s'y était pris pour écrire plus de quatre-vingts livres. Il avait relu les romans du 87^e District et conclu que, s'il copiait simplement le style, le livre serait terminé en une semaine. Ça paraissait tout simple : il suffisait de remplir les pages de dialogues. Il avait du sang irlandais, parler était aussi naturel que respirer mais, merde, il était absolument incapable de coucher ces conneries sur le papier.

Maintenant qu'il étudiait McBain, plutôt que seulement le lire, il s'apercevait qu'il était extrêmement intelligent. Brant, qui adorait ses livres depuis des années, ne comprenait que maintenant à quel point ils étaient habiles. Les questions et réponses emplissaient apparemment plein de pages et ne prenaient pas beaucoup de place, c'était ce qui plaisait le plus à Brant. Il avait copié un de ces dialogues en substituant Roberts et lui-même à Carella et Hawes, mais le résultat ressemblait à une fichue rédaction de collégien. Brant était rarement déçu par lui-même : la confiance en soi était son meilleur atout. Il connaissait ses forces et ne tenait pas compte de ses faiblesses. Face à la plupart des choses, il haussait les épaules, marmonnait : « Dis-lui adieu. » Son passé était jonché de ténèbres et il survivait en l'enfermant à double tour. S'il voulait écrire ce foutu machin, il lui faudrait utiliser les affaires qu'il connaissait. Et elles étaient formidables. Il s'était documenté sur le « Noir », avait même acheté un livre sur la « création

littéraire » mais, après vingt pages de lecture attentive, l'avait balancé à travers la pièce.

— C'est une putain de blague.

Dans les librairies, on trouvait des tas de volumes avec des titres du genre : *Comment écrire un best-seller*. Il s'était dit que, s'ils connaissaient si bien le sujet, pourquoi n'en écrivaient-ils pas ? Il n'avait jamais entendu parler de leurs auteurs et s'il savait une chose, c'était reconnaître un escroc. Il avait obtenu le nom d'une agente et lui avait envoyé une lettre dans laquelle il se présentait et expliquait qu'il se proposait d'être le Wambaugh anglais. Il n'indiqua pas qu'il souhaitait, en réalité, être McBain. Il savait que pratiquement tous les littéraires étaient snobs. De leur point de vue, McBain n'était pas assez intellectuel. Il dit à haute voix :

— Trouduc.

Il reçut une réponse où l'agente disait que le projet l'enthousiasmait et lui demandait d'envoyer un synopsis. Il eut envie de répondre : plein de violence, de sexe et de noirceur.

La sonnette retentit et il fut soulagé : n'importe quoi pour échapper à l'écriture. Brant habitait Lorn Road, une rue tranquille pas très éloignée de l'Oval. Presque tout le monde, en entendant le nom, était tenté d'ajouter « For⁽⁴⁾ », mais personne ne le faisait. Il ouvrit la porte et se trouva face à Porter, qui semblait au bout du rouleau.

Il portait une de ces vestes en tissu huilé qui semblent avoir cent ans et que la famille royale adore. On avait l'impression qu'il avait dormi tout habillé. Porter lui-même était tout aussi fripé que ses vêtements.

Brant demanda :

— Tu as un mandat ?

Pas de sourire de la part de Porter, donc Brant ajouta :

— Entre.

Porter s'assit sur le canapé, disparut presque dans ses profondeurs, regarda les étagères, fut ébahi par la quantité de livres. Brant et les livres ne semblaient pas aller ensemble. Brant expliqua :

— McBain... J'ai reconstitué le stock, ça m'a pris un moment.

Porter garda le silence, puis demanda :

— Pourrais-je avoir du thé, de la tisane si tu en as ?

— J'ai la tête d'un type qui a de la tisane ?

Il alla faire du café, y ajouta un peu de speed, juste un tout petit peu, pour faire redémarrer Porter. Chaque fois qu'il arrêtait un dealer de came, Brant s'appropriait une partie de son stock et possédait maintenant tous les produits pharmaceutiques connus par l'homme. Il avait constaté que rien ne renforçait autant l'efficacité du café qu'une pincée d'amphétamines. Il fit des toasts, y tartina la confiture, posa le tout sur un plateau commémorant le mariage de Charles et Lady Diana, puis emporta le tout au salon. Porter s'était assoupi. Brant lui donna un coup de pied dans une cheville.

— Hé, on dort pas pendant le boulot.

Porter se réveilla avec un petit cri et Brant ajouta :

— Tu émerges ?

Porter se secoua et, comme Brant insistait, but le café. Il dit :

— Je n'ai jamais vraiment été fana de caféine.

Brant se pencha.

— Hé, mon pote, tu es claqué. Tu as besoin d'un stimulant, c'est pour ça qu'on parle de la bonne odeur du café au réveil.

Brant remplit la tasse, ajouta :

— Qu'est-ce que tu as foutu ? Dragué dans les pissotières ? Les yeux de Porter lancèrent des éclairs. L'idée qu'il puisse sexy hanter les toilettes publiques, même si c'était une belle tradition britannique, le révolta.

— J'ai dormi dans ma voiture, devant chez Trevor, de peur que le type s'en prenne à lui.

Brant agita les mains.

— Tu peux mettre ça au rancart, je m'en suis occupé. Porter, étonné, demanda :

— Tu as mis l'immeuble de Trevor sous surveillance ? Comment se fait-il que je n'aie vu personne ?

Brant rit, comme sous l'effet de la résignation.

— Merde, ils ne serviraient pas à grand-chose si on les voyait, hein ?

Porter réfléchit – la caféine et le speed couraient dans ses veines et préparaient un blitz dans son cerveau – et se redressa.

— Merci, enfin, bon Dieu, de nous protéger... de protéger Trevor...

Brant écarta le propos d'un geste et dit avec l'accent de Brooklyn :

— C'est rien.

Porter vit l'ordinateur et l'écran où « Calibre » était écrit en lettres énormes.

— Qu'est-ce que c'est ?

Brant parla du livre. Porter demanda un bloc et un stylo, se mit à écrire rapidement... remplit les pages comme une secrétaire détraquée, puis s'arrêta.

— Voilà un synopsis.

Émerveillé, Brant lut lentement.

— Putain, c'est génial. C'est une de tes affaires ?

Porter ne savait pas au juste comment il s'y était pris, mais avait la sensation que ça devait être fait : l'impulsion irrépressible des défoncés au speed. Il était debout, maintenant, l'énergie le galvanisait.

— Non, ça m'est venu comme ça. Un flic qui fait justice lui-

même, il peut agir dans le cadre de la loi et en dehors.

Brant relut.

— Le nom du flic, Steiner, c'est pas un peu juif ?

Porter l'ignorait.

— Pourquoi pas ? Tu as besoin d'un angle, hein ? Donc l'antisémitisme ajoutera de la tension à la narration.

Brant trouva que Porter commençait à lui rappeler les ouvrages sur l'écriture qu'il avait flanqués à la poubelle mais, merde, il avait obtenu une trame. Il pourrait peut-être l'inviter régulièrement, lui filer du speed, lui soutirer un chapitre par semaine.

Porter dit :

— Je n'avance pas dans cette histoire d'obsédé de la politesse.

Brant posa le manuscrit à contrecœur.

— Faut que tu continues de bosser, que tu vérifies toutes les infos, que tu vois les indics, et tu sais quoi ?

Porter ne savait pas. Il savait seulement qu'il voulait y aller, avait envie de s'y mettre tout de suite, sentait ses pieds bouger. Il demanda :

— Quoi ?

— Le hasard, c'est sûrement le hasard pur et simple qui résoudra l'affaire.

Porter trouva que c'était probablement juste, mais ce n'était pas quelque chose qu'il pouvait soumettre au super. Il dit :

— Il faut que j'y aille. Merci pour le café. Je n'en ai sûrement jamais bu de meilleur.

Brant sourit.

— Reste en contact, passe plus souvent, on pourra discuter.

Après le départ de Porter, Brant tapa le synopsis, l'envoya à son agente, se vit déjà dans les émissions de télé, expliquant

comment son chef-d'œuvre lui avait été inspiré. On lui demanderait s'il quitterait la police et, prenant un air modeste, il répondrait :

— Quand on est flic, c'est pour toujours.

Ils pourraient peut-être le mettre sur la jaquette du livre, sur les affiches quand ils auraient vendu les droits au cinéma. Brant fut heureux comme si ce truc avait déjà trouvé preneur.

Henry dit : « Je suis très petit. Mais je suis marrant. »

Robert B. Parker, *Small Vices*.

Falls reçut une nouvelle affectation. Brant avait renoncé à lui faire jouer le rôle d'appât : ça ne marchait pas. Elle était devant le sergent de jour, qui lui dit :

— Je ne sais pas comment tu es sortie de ce sous-sol. Tous ceux qui s'y retrouvent y croupissent à jamais.

Elle sourit, garda le silence. Le sergent pensa qu'elle avait dû coucher avec un type qui avait le bras long et que ça expliquait peut-être son expression d'autosatisfaction. Mais il avait bien l'intention de l'effacer.

— Tu fais équipe avec Lane.

L'agent Lane était dans la police depuis deux ans et son titre de gloire ou d'infamie était d'avoir été photographié en compagnie de Tony Blair. Sa carrière en avait semblé favorisée mais, depuis quelque temps, c'était un énorme inconvénient. Sauf si les conservateurs revenaient rapidement au pouvoir, il était condamné à l'obscurité, à être un paria au même titre que le New Labour. Son physique n'arrangeait rien. Il était grand et maigre, avec un visage avenant, ce qu'il y a de pire pour un flic. Le sergent de jour guetta la réaction de Falls, mais elle était trop expérimentée pour tomber dans le panneau et se contenta de demander :

— Quelle est la mission ?

Déçu, il répondit :

— Il y a une scène de ménage dans Meadow Road. Les voisins l'ont signalée. Allez-y rapidos.

Falls n'apprécia pas « rapidos », mais se mordit la langue. Lane l'attendait dehors, sous un parapluie parce qu'il bruina.

— Débarrasse-toi de ça si tu veux avoir un peu de

crédibilité. Il faut au moins que tu aies l'air de supporter la pluie.

Lane ferma le pébroque et pensa :

Elle est aussi casse-couilles qu'on le dit.

Ils gagnèrent Meadow Road en silence. Un voisin, qui faisait les cent pas sur le trottoir, cracha presque :

— Merde, vous avez pris votre temps. On a interrompu votre pause-café ou quoi ?

Lane demanda :

— Où y a-t-il du tapage, monsieur ?

Le type dévisagea Lane et pensa : *Quel crétin.*

— « Tapage », meurtre plutôt, c'est au premier : appartement 1 a.

Lane se tourna vers Falls et posa la question que posent tous les flics nerveux du monde :

— Comment on s'y prend ?

Elle était déjà concentrée.

— Prudemment.

Ils sonnèrent. Le silence, à l'intérieur, était inquiétant. La porte s'ouvrit et une femme d'un peu moins de trente ans demanda :

— Vous désirez ?

Lane répondit :

— On nous a signalé du tapage. Pouvons-nous entrer ?

Elle haussa les épaules.

— Il y a un peu de désordre.

Elle pivota sur elle-même et ils la suivirent. Débris de vaisselle et meubles renversés dans le petit séjour. La femme portait une longue chemise noire, des Doc Martens, et avait un bandeau sur les cheveux. Grunge par défaut. Falls baissa les

yeux, s'aperçut que la femme tenait un couteau de cuisine, mollement, dans la main gauche. Elle adressa un signe de tête à Lane et dit :

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, me donner le couteau ?

La femme le leva, le regarda comme si elle ne l'avait jamais vu.

— Bien sûr.

Elle le donna. Il était couvert de sang. Lane demanda :

— Y a-t-il quelqu'un d'autre, madame ?

Il se dirigeait vers la chambre. La femme répondit :

— Il n'y a plus que moi. Je ne crois pas que Duncan soit encore locataire ici.

Dans la chambre, un homme gisait sur le flanc, des plaies sur tout le corps. Lane chercha le pouls, demanda du renfort par radio, sortit, consulta du regard Falls, qui demanda à la femme :

— Comment vous appelez-vous ?

— Trish, mais Duncan m'appelle « mon chou ».

Falls s'assit près d'elle.

— Trish, savez-vous ce qui s'est passé ?

— Oh, ouais, Duncan prenait mon argent. Je déteste ça, qu'il vole ce qui est offert de bon cœur. Alors je l'ai planté.

Le coroner constaterait qu'elle l'avait « planté » cinquante-six fois. Falls demanda :

— Voulez-vous une tasse de thé ?

Elle répondit qu'elle était prête à tuer pour en avoir une et Lane adressa un regard inquiet à Falls. Falls se leva, rejoignit Lane.

— Fais du thé.

Il secoua la tête.

— Tu es folle ? C'est une démente. Elle n'a pas poignardé ce

type, elle l'a éviscéré.

Trish se tourna vers lui.

— Deux sucres, s'il vous plaît.

Lane déclara :

— Je vais la menotter.

Falls se posta devant lui.

— Pas question. Tu fais du thé, pigé ?

Il savait ce qu'on racontait sur Falls. Il soupira et se mit en quête de la théière.

Falls retourna près de Trish, qui lui demanda :

— Qu' est-ce qui va m'arriver ?

Des choses très désagréables, eut envie de répondre Falls, mais elle dit :

— Légitime défense, vous obtiendrez peut-être le sursis. Elle pensa : *Quand, ma tante en aura.* Trish bâilla.

— Une bonne nuit de sommeil me fera du bien. Duncan ronfle et ça me tape vraiment sur les nerfs.

Lane apporta le thé dans une tasse sur laquelle on lisait :

JE SUIS GÉNIAL

Après en avoir bu une gorgée, elle demanda à Falls :

— Vous avez un mec ?

Lane eut une expression de dégoût et elle répondit :

— Pas en ce moment.

Trish réfléchit pendant quelques instants.

— Est-ce que c'est un truc de Noire ?

Falls eut envie de répondre : comme tout le reste, mais se contenta de hocher la tête. Quelques minutes plus tard, le gros

des troupes arriva et on emmena Trish, qui cria :

— Vous viendrez me voir, hein ?

Lane constata :

— Tu t'es fait une amie.

— Je t'emmerde.

De retour au poste, il leur fallut remplir les myriades de formulaires nécessaires en cas de meurtre. Lane termina le premier et lui demanda :

— Tu veux que je t'aide ?

Elle le foudroya du regard.

— Est-ce que quelque chose, dans mon attitude, indique : aide-moi ?

Il dansa nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Non, c'est seulement que j'ai le chic pour me débarrasser de ces trucs.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise et se demanda pourquoi elle était aussi furieuse. Elle comprit que c'était parce qu'elle avait pitié de la malheureuse bonne femme qui passerait un très long moment à l'ombre, victime supplémentaire de la guerre des sexes.

— Tu t'en débarrasses ? Et si tu débarrassais plutôt ce putain de plancher ?

Il recula. On lui avait dit qu'elle était toxique, mais il croyait que leur expérience récente aurait créé un lien. Et, pire, elle lui plaisait. Il joua donc le tout pour le tout et demanda :

— Tu veux qu'on boive un verre, plus tard ?

Elle éclata de rire.

— Devine ?

Il s'éloigna d'un pas traînant. À la cantine, il rencontra Porter, qui demanda :

— Ça va ?

— Je crois. J'ai fait équipe avec Falls et j'essaie de la comprendre.

Porter lui posa une main sur le bras et approcha son visage du sien.

— Laisse tomber.

Porter alla lui chercher une tasse de thé et s'enquit :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a entre toi et Tony Blair ?

Lane soupira.

Brant avait reçu un appel de son informateur, Caz, qu'il retrouva à l'Oval, en face du terrain de cricket. Le bruit des Test Sériés était un murmure réconfortant, si on aimait ce sport. Dans le cas contraire, ce n'était qu'une contrariété. Brant avait acheté le *Big Issue* au vendeur habituel de l'entrée de la station de métro. Encore sous l'effet euphorisant de ses activités littéraires, il lui avait donné cinq livres et dit de garder la monnaie. Le type avait demandé :

— Vous allez aux Tests ?

— Je suis irlandais, je m'intéresse au hurling.

Le vendeur eut envie de dire :

« T'as qu'à retourner en Irlande. »

Mais il savait que Brant était flic, pas commode en plus, et il avait été généreux, donc il dit :

— Un sport formidable.

Brant savait que c'était un mélange de hockey et de meurtre.

Caz était dans le pub, vêtu d'une chemise criarde ornée de hula-hoops, de femmes nues bronzées et de la devise :

CHELSEA DEVIENT ROUGE

Allusion au milliardaire russe qui avait pris le contrôle du club et achetait tous les joueurs de la première division. Brant dit :

— Je ne savais pas que tu suivais le foot.

Caz fut troublé.

— Je ne le suis pas.

Brant montra la chemise et Caz expliqua :

— La couleur me plaît, c'est tout.

Brant commanda une pinte et dit au type du bar :

— Mets-la sur l'ardoise.

— Quelle ardoise ? Y a pas d'ardoises ici.

— Maintenant si.

Il s'assit, fixa Caz, qui dit :

— Je peux vous avoir des chemises comme ça, à prix coûtant.

Brant rit, secoua la tête.

— Quand j'aurai envie de devenir espingouin, je te ferai signe.

Caz ne comprit pas vraiment ce qu'il avait voulu dire, mais se rendit compte qu'il avait été insulté. Avec Brant, que pouvait-on espérer d'autre ?

Brant demanda :

— Alors, qu'est-ce que tu as ?

C'était à peine si Caz pouvait contenir son enthousiasme. Il avait eu l'intention de faire traîner les choses et d'en augmenter ainsi la valeur, mais il ne put s'empêcher de dire :

— L'affaire de l'obsédé de la politesse ?

Brant, qui buvait, dut poser le verre et faire comme s'il n'était pas intéressé.

— Ouais ? Alors ?

Caz estima que l'instant justifiait ses aspirations ethniques.

— Grosse affaire, non ? Mucho importante !

Il prit une gifle et reçut un avertissement :

— Laisse tomber ces conneries de métèque.

Cela calma Caz.

— Je crois que je sais qui c'est.

Brant sortit ses dopes. Il n'avait plus de cigarettes australiennes et était revenu aux Embassy. Les paquets australiens lui manquaient. Il alluma sa dope et Caz lui en demanda une.

Il obtint :

— C'est mauvais pour ta santé, mais pas autant que me prendre pour un con.

Caz inspira profondément.

— Il y a une pute. Elle dit qu'elle connaît le type qui tue des gens.

— Son nom ?

Caz sentit qu'il se vidait de son énergie.

— Peut-on parler rémunération ?

Nouvelle gifle, donc il dit :

— Elle s'appelle Mandy, mais elle parlera pas gratuitement. Il faudra la payer.

Brant sourit.

— Elle aura ce qu'elle mérite.

Caz fit glisser une adresse sur la table.

— Elle ne vous verra pas seul. Elle tient à ce que je sois présent.

Brant se leva et vida sa pinte.

— Oublie pas de payer.

Et il s'en alla. Caz envisagea de téléphoner à Mandy, de lui raconter que ça ne s'était pas passé comme prévu et de lui dire de se méfier de Brant, puis il pensa : *Rien ne peut la préparer à un tel monstre*. Il fouilla dans ses poches pour régler les consommations.

Dans cette ville, il se passait sans cesse quelque chose, partout, et il était inutile d'être détective pour s'apercevoir que le vent sentait le mal.

Ed McBain, *La cité sans sommeil*.

Merde, merde, merde... désolé de commencer comme ça, mais je suis gravement en rogne. Et, pire, je n'ai tué personne depuis la dernière fois. J'ai déconné, vous pouvez croire ça ? Je n'arrive pas à me faire à l'idée d'avoir été aussi stupide. Vous avez compris maintenant que je suis très intelligent... hein ?

J'avais tout organisé, ça marchait comme sur des roulettes. Je tuais quand j'en avais envie, un plan solide, pas de vagues. J'écrivais tout dans mon journal. Bon, il faut qu'il reste une trace, je ne vais pas faire toutes ces conneries et rester inconnu. Être ce que les profileurs qualifient d'« unsub⁽⁵⁾ ». Comme Ford quand il s'est aperçu que c'était terminé. Je l'ai suivi trop fidèlement et je me suis fait baiser de la même façon. Ouais, une femme. Ford avait tout organisé, Jim Thompson n'avait rien laissé de côté, puis ça s'est effondré. J'étais absolument certain d'avoir pris la mesure de Mandy. Ouais, c'est elle la putain de traîtresse. Je l'ai sous-estimée. Je range ce journal en lieu sûr, évidemment. Bon, je n'ai pas complètement perdu la boule. Mais il était chez moi, ce que je fais rarement, et je me suis saoulé avec elle, puis endormi. Quand je me suis réveillé, elle était sur le point de partir. Elle était agitée, nerveuse, pressée de s'en aller. J'ai demandé :

— Un problème, chérie ?

Nom de Dieu, elle était tendue.

— Euh, non, euh, je... j'ai rendez-vous chez le coiffeur et je suis en retard...

Et elle est partie. Elle mentait comme un arracheur de dents. Je reconnais les menteurs, parce que je pratique depuis très longtemps.

Le journal, le récit de ma foutue vie, se trouve dans un

volume à reliure de cuir que j'ai acheté dans Charing Cross Road. Vélin, la totale. Évidemment, étant un enfant du cinéma, j'avais placé un cheveu sur la tranche, même si je n'imaginai pas un instant que quelqu'un pourrait y accéder, mais le côté Bond m'amusait. Le cheveu avait disparu : on avait ouvert le volume. Elle savait. Impossible de déterminer si elle avait tout lu. En tout cas, elle en avait vu assez pour prendre peur et s'enfuir. J'ai envisagé de la poursuivre, de la coincer dans la rue et de la buter. Mais cela aurait été à l'encontre de mes principes, ces foutus principes. Ça aurait gâché tout ce que j'avais préparé et, pire, je me serais dévoilé. Donc, je suis sorti immédiatement, je suis allé à Waterloo, j'ai mis le journal dans un casier de consigne. Pratiquement dégoulinant de sueur, je suis allé à la buvette et j'ai commandé un grand jus d'orange avec beaucoup de glace. La serveuse a essayé de flirter.

— C'est assez chaud ?

Je l'ai fixée froidement.

— J'ai quelqu'un.

Et j'ai foutu le camp. Je suis retourné chez moi pour attendre l'arrivée des flics, parce que je savais qu'ils viendraient. J'ai tout vérifié pour m'assurer que rien ne pourrait m'incriminer, hormis la parole d'une pute. Elle parlerait, ouais, elle parlerait et un crétin de poulet débarquerait, fouinerait et, s'il se comportait comme un porc, je ne pourrais pas le rectifier, du moins pas chez moi. Les femmes... les prisons sont pleines de connards qui leur ont fait confiance et moi... Moi !... J'avais tout prévu. Et dire que je croyais pouvoir être plus malin qu'une pute.

Respire profondément, concentre-toi, sois zen, sois très calme et réfléchis, réfléchis, réfléchis...

Brant avait envisagé de parler de sa piste à Roberts, mais il s'occupait du trafic de voitures volées et obtenait de bons résultats. Porter avait besoin de bosser. Il lui téléphona et ils se retrouvèrent à Clapham Common. L'appartement de Mandy

était près du Clapham Arms. Porter avait enfilé une veste en cuir noir, un pantalon noir. Brant portait son Driza-Bone. Il avait son chapeau australien mais ne pouvait se résoudre à le mettre. Il dit :

— Tu as l'air d'un prêtre meurtrier.

Porter ne trouva pas ça flatteur mais laissa courir, et Brant lui rapporta ce que Caz lui avait dit. Porter demanda :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Allons voir. D'habitude, il est bien renseigné.

L'immeuble avait été récemment repeint. Ils sonnèrent à l'interphone, puis la serrure de la porte bourdonna. Porter dit :

— Elle ne se soucie pas vraiment de sécurité, hein ? Elle nous laisse entrer.

Brant le dévisagea.

— C'est une pute, qu'est-ce que tu crois ?

La porte était ouverte et elle attendait, vêtue pour impressionner : une minijupe, un haut léger découvrant une épaule, déhanchée. Brant pensa :

Merde, elle est vraiment moche.

À un peu moins de trente ans, Mandy avait beaucoup de kilomètres, les yeux approchant la cinquantaine et plus. Sa peau était terne, son visage trop long. Il n'y avait rien, chez elle, de séduisant. Elle dit :

— Vous avez une pièce d'identité ?

Ils montrèrent leur carte et elle les fit entrer. L'appartement était propre, quoique vulgaire. Des tas de très mauvais tableaux aux murs et des meubles usagés. Elle demanda :

— Vous voulez un verre, les gars ?

Elle était détendue. Soit elle avait l'habitude des flics, ce qui était logique dans sa profession, soit elle avait pris quelque chose. Ils s'assirent et Brant dit :

— Vous avez des informations sur l'obsédé de la politesse ?

Elle sourit, s'assit en laissant sa jupe remonter. Elle comprit que Porter était gay mais l'autre, la brute, n'en perdit pas une miette. Elle s'adressa à lui :

— Vous êtes sûr que vous n'avez pas envie d'un verre ?

Elle passa sa langue sur la lèvre inférieure, ce qui excitait généralement les gogos. Brant la fixait en se disant qu'elle était vraiment très moche. Il avait perçu un accent irlandais. Il demanda :

— Vous êtes irlandaise ?

Elle fut ravie, comprit qu'elle avait concentré son attention sur le bon flic.

— Vous voudriez que je le sois, vous les aimez ?

Porter perdit patience, intervint sèchement :

— Vous avez des informations, oui ou non ?

Elle le foudroya du regard et se tourna à nouveau vers Brant.

— Un client que je vois deux fois par semaine, depuis trois ans. Il croit qu'on sort ensemble. J'ai lu son journal, un volume de luxe à reliure de cuir. Il y raconte qu'il a tué des gens.

Porter reprit espoir. Il se demanda s'ils pouvaient avoir autant de chance, et insista :

— Et ?

Elle le regarda comme s'il était idiot.

— Et ! Et j'ai foutu le camp. S'il tue des gens, je ne tiens pas à rester chez lui. De toute façon, il s'est réveillé.

L'enthousiasme de Brant plongeait.

— Il sait que vous avez lu le journal ?

Elle parut nerveuse, comme si elle avait fait une bêtise, puis :

— Je n'en suis pas sûre, mais je me suis barrée et il me

téléphone sans arrêt. Donc, je l'ai raconté à Caz. Il a dit que j'aurais peut-être une récompense.

Porter s'efforça de dominer son impatience.

— Parlez-nous de lui. Il est bizarre ?

Elle rit.

— À part sa manie de tuer des gens ? C'est un homme d'affaires, il est dans les chiffres ou ce genre de merde. Il a plein d'argent, ça c'est sûr.

Brant lui sourit.

— Il aime les trucs cochons ?

Elle se vexa.

— Je n'accepte pas les pervers. Pas de douche dorée, rien de tout ça. Même pas le fouet. Évidemment, je suis ouverte à toutes les propositions, ça dépend de l'homme.

Porter intervint :

— Je vous propose quelque chose. Donnez-nous son nom et son adresse, ça vous va ?

Elle ouvrit la bouche, se tourna vers Brant, mima un miaou et en fut très satisfaite. Brant hocha la tête sans s'engager.

Elle se leva lentement, gagna la fenêtre et Porter espéra vaguement qu'elle sauterait. Elle écarta le rideau.

— Là-bas, vous voyez ce grand immeuble chic ? Il habite au rez-de-chaussée. Il s'appelle Thomas Crew. Il aime me regarder recevoir mes clients.

Brant la rejoignit. Il lui pinça les fesses pour qu'elle reste stupide et demanda :

— Vous croyez qu'il est chez lui ?

Elle soupira, et difficile de savoir si c'était parce qu'elle était ravie ou exaspérée d'avoir été pincée. Elle répondit, imitant de manière pitoyable l'accent américain :

— Comment je le saurais ?

Brant sourit.

— Vous devriez être actrice, vous avez vraiment du talent.

Elle s'approcha un peu de lui. Il était bon d'avoir des amis flics et celui-ci avait un côté animal.

— Vous croyez qu'une gagueuse ne joue pas plus ou moins tout le temps la comédie ?

Porter cria presque :

— Ce Thomas, est-ce qu'il a mentionné le nom de « Ford » ? Ça vous dit quelque chose ?

Elle lui en voulut d'avoir interrompu son moment en compagnie de l'animal.

— J'ai pas dit qu'il s'appelait Crew ?

Porter prit la direction de la porte et Brant dit :

— Passe devant. Je te rejoins dans un instant.

Porter sentit que son taux de sucre dégringolait et, compte tenu du diabète, c'était grave. En plus, cette maladie ne s'accommodait guère de la colère et du stress. Dix minutes s'étaient écoulées quand Brant réapparut avec un large sourire de satisfaction. Porter demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Brant ajusta son pantalon, répondit :

— Elle est moche, mais elle a une chouette bouche. Qui aurait pu le deviner ?

Porter mit un moment à piger et demanda, presque choqué :

— Allons, tu n'as pas... bon sang, je veux dire... tu n'aurais pas fait ça ?

Brant lui adressa un regard innocent, dit :

— À pute donnée on ne regarde pas les dents.

Andrews n'en revenait pas : elle faisait équipe avec

McDonald. Le sergent de jour la foudroya du regard et demanda :

— Quelque chose te gêne ?

Elle secoua la tête, que pouvait-elle dire ? McDonald n'avait pas l'air plus satisfait mais, depuis quelque temps, il faisait toujours cette tête. Le sergent ajouta :

— Il y a eu des plaintes à cause du bruit dans un appartement de Coldharbour Lane, les habitants font des vagues. Allez régler ça.

Andrews eut envie de demander si c'était une bonne idée d'envoyer deux flics blancs à Brixton, mais elle rattrapa McDonald, qui sortait. Tout en s'efforçant de suivre le pas rapide qu'il imposait, elle demanda :

— Euh, comment tu vas ?

Sans se retourner, il répondit :

— Vachement bien.

Sujet clos.

Brixton, comme d'habitude, grouillait, et de nombreuses remarques désobligeantes leur furent adressées. Coldharbour Lane était exceptionnellement calme et McDonald demanda :

— Quel est le nom ?

— Le nom ?

— Ouais. Celui de la personne qu'on doit avertir.

— Ah.

Elle dut consulter son calepin, ce qui ne fut pas facile compte tenu de la vitesse à laquelle il marchait.

— Avant l'hiver, hein ?

— Jamil. Il habite au rez-de-chaussée, au 19.

McDonald ricana.

— Jamil, je parie qu'il vote conservateur.

Ils tambourinèrent à la porte sans obtenir de réponse. McDonald jeta un coup d'œil autour de lui puis donna un coup de pied dans le battant, qui céda. Andrews garda le silence et se contenta de le suivre à l'intérieur. La musique hurlait dans le premier appartement du rez-de-chaussée et McDonald dit :

— Jamil, je suppose.

La porte s'ouvrit et une Blanche se précipita dehors en criant des injures. Elle s'immobilisa quand elle les vit et fit :

— Oh...

Andrews demanda :

— Monsieur Jamil est-il chez lui ?

La femme la fixa comme si elle n'en croyait pas vraiment ses oreilles.

— Monsieur... putain, c'est pas croyable. Mais si vous pensez au sale tricheur, menteur, bon à rien qui se prend pour ce con de Bob Marley, alors ouais, monsieur Jamil est chez lui... et il reçoit.

Elle eut un rire dément. Andrews ignorait qui était Bob Marley, ses préférences allant plutôt à Beyonce et J. Lo. La femme prit le chemin de la rue et ajouta :

— Foutez-le dedans !

McDonald dit :

— On a apparemment une bonne raison d'entrer.

Et il pénétra dans l'appartement. Andrews eut la sensation que c'était un de ces moments où il faut appeler des renforts, mais elle le suivit tout de même. L'odeur de l'herbe saturait l'air comme de la cordite. Aux murs, il y avait des javelots, des boucliers et des poignards africains. Leurs yeux mirent quelques instants à s'accoutumer à la brume. Un homme au crâne chauve, noir comme du charbon, en caleçon, était assis dos au mur dans un fauteuil. Son corps enduit d'huile luisait. La musique était assourdissante. Il les fixa, les paupières plissées.

— Qu'est-ce que vous voulez, enculés ?

McDonald gagna la chaîne, l'éteignit. Le silence fut total, puis l'homme demanda :

— Qu'est-ce que tu fous, sale Blanc ?

McDonald alla jusqu'à la table et prit un sachet d'herbe.

— Tu es bon, mon frère.

L'homme sourit, dévoila des dents en or et une langue écarlate. Il regarda Andrews de la tête aux pieds.

— T'es mignonne, salope.

Andrews tenta de prendre les choses en main.

— Si vous voulez bien nous accompagner au poste.

McDonald lui-même se tourna vers elle, et, à l'instant où il cessa de le regarder, Jamil glissa une main sous le fauteuil et sortit un fusil à canon scié.

— Surprise.

McDonald n'aurait jamais pu imaginer que ça recommencerait. Il se souvint du jour où il s'était retrouvé face au canon d'une arme. Des secondes ayant précédé celle où le type avait appuyé sur la détente, de la sueur qui coulait sur son visage, de la douleur horrible. Des mois de convalescence et de la peur, cette peur écoeurante, omniprésente. Il se mit à trembler et Jamil dit :

— Faut que vous remettiez ma musique.

McDonald se tourna vers la chaîne et prit ses jambes à son cou, certain qu'il allait recevoir une balle dans le dos, puis il atteignit la rue, trempé de sueur mais indemne.

Jamil parut stupéfait que le flic ait déguerpi, mais pas autant qu'Andrews, qui en resta comme deux ronds de flan. Jamil sourit, ses dents en or brillèrent, puis il braqua les canons sur son ventre.

— Qu'est-ce qu'elle dit cette chanson... *I got you babe* ?

Bon, chaque fois que je me sens trop mal, je sors tuer quelques personnes. Je les dérouille avec ma matraque en fil de fer barbelé. Après, ça va mieux.

Jim Thompson, Le démon dans ma peau.

Roberts fut le premier à arriver dans Coldharbour Lane, suivi de la cavalerie, des types en armes, prêts à tirer. Rue fermée et toutes dispositions prises en vue d'un siège. McDonald, qui transpirait toujours beaucoup, dit à Roberts :

— Il a un fusil à canon scié, Andrews est avec lui.

Roberts le regarda dans les yeux, perçut la puanteur du désespoir.

— Comment tu t'es retrouvé ici ?

McDonald se préparait à cette question depuis qu'il avait appelé les renforts.

— Je, euh... j'ai réussi à le distraire et je suis allé chercher des renforts.

Les yeux rivés sur lui, Roberts demanda :

— Voyons si j'ai bien compris. Il avait un fusil, tu l'as distrait puis tu as filé. En quoi cela aide-t-il Andrews ?

McDonald essuya la sueur qui coulait sur ses yeux.

— Ce n'était peut-être pas le meilleur plan, mais c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit sur le moment. Je veux dire, c'est mieux que s'il avait deux otages, vous ne trouvez pas ?

Roberts regarda autour de lui les flics qui se rassemblaient.

— À ta place, je reverrais cette histoire avant de la raconter à nouveau. Telle qu'elle est, on a l'impression que tu t'es barré le plus vite possible.

McDonald avait prié pour que Roberts marche dans son boniment. Au pied du mur, il dit :

— Je suis sûr qu'Andrews me soutiendra.

— Si elle sort, tu crois que te sauver la mise sera son premier souci ?

La porte s'ouvrit et McDonald entendit claquer la culasse d'une centaine d'armes. Tout le monde retint son souffle d'un bout à l'autre de la rue. Jamil sortit le premier, les mains dans le dos. Suivi par Andrews.

McDonald avait eu envie de rugir :

« Abattez-le. »

Roberts s'élança en direction de la maison et cria :

— Ne tirez pas.

Jamil était menotté et Andrews esquissa un sourire à l'intention de Roberts.

Un instant plus tard, des agents se jetèrent sur Jamil et Roberts entraîna Andrews à l'écart.

— Ça va ?

Elle semblait maîtresse d'elle-même.

— Ouais, je crois. Le fusil était vide. Il était tellement défoncé qu'il avait oublié de le charger.

Roberts regarda McDonald, qui traînait à distance, demanda :

— A-t-il appuyé sur la détente ?

Elle tourna la tête, fixa McDonald pendant un moment, puis revint à Roberts.

— Oui.

Sans laisser à Roberts le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle reprit :

— Ça va, vraiment. Je n'ai besoin de rien.

Roberts se dirigea à grands pas vers l'endroit où les flics encadraient Jamil et, sans un mot, lui donna un coup de genou dans les noix. Puis il revint près d'Andrews, qui demanda :

— Est-ce que ça lui a fait très mal ?

Roberts acquiesça et elle sourit. Tandis qu'on l'entraînait, Jamil parvint à croasser :

— Hé, toi, le mec qui s'est tiré. Tu laisses la sœur se démerder, c'est toi le criminel, mec.

Tout le monde entendit clairement. McDonald s'efforça d'agir comme si le type perdait les pédales, secoua la tête d'un air méprisant. Roberts dit à Andrews :

— Il faut qu'on te conduise au poste. Quand il y a coup de feu, les pontes exigent un débriefing. Mais un double scotch, en route, te ferait sûrement du bien. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle réfléchit, puis répondit :

— Pourrais-je avoir une double vodka avec de la limonade ?

Roberts lui ouvrit la portière, la ferma, puis gagna le côté du conducteur. McDonald attendait, déboussolé, et Roberts lui fit signe d'approcher.

— La porte de la maison est restée ouverte. Pourrais-tu la fermer ?

Comme McDonald paraissait hésiter, il ajouta :

— Tu sais, comme fermer la porte de l'écurie après que ce con de cheval s'est barré.

Puis il claqua la portière et démarra sur les chapeaux de roues.

Brant et Porter traversèrent la rue. Ils virent le rideau bouger derrière la fenêtre du rez-de-chaussée de chez Crew, et Brant dit :

— Il y a quelqu'un.

Porter acquiesça.

— Quelle est ton intuition sur ce type ?

— C'est lui.

Ils sonnèrent et la porte s'ouvrit presque immédiatement. Un homme d'une quarantaine d'années vêtu d'un gilet, d'un pantalon de costume, d'une chemise blanche aux manches retroussées, cravate desserrée. Il était ordinaire, rien ne le distinguait : un visage dans la foule. Abondante chevelure châtain et propre, traits réguliers, taille moyenne. Mince et légèrement tendu, maintenant. Logique : quand on trouve les flics sur le pas de sa porte, on est tendu.

— Oui ?

Voix contenue et polie, mais assurée. Ils montrèrent leur carte, donnèrent leur nom et expliquèrent :

— Nous tentons d'éliminer des suspects, dans le cadre de notre enquête, et votre nom est apparu.

Il les dévisagea.

— De quelle enquête s'agit-il ?

Porter se tourna vers la rue et demanda :

— Monsieur, pourrions-nous entrer ?

Il hocha la tête, s'effaça, et ils pénétrèrent dans l'appartement. Sa caractéristique principale était le silence qui y

régnait. Il les conduisit dans un bureau aux murs couverts de livres, des centaines sur des étagères. Brant constata :

— Vous aimez lire.

Crew se passa une main dans les cheveux.

— Qui a le temps ?

Sa voix était douce, cultivée, mais recelait un soupçon d'autorité. Il montra deux fauteuils.

— Asseyez-vous donc. Voulez-vous boire quelque chose ? J'étais moi-même sur le point de prendre un verre.

Ils refusèrent sans remercier et, tandis qu'il se servait un scotch et soda, Brant longea les étagères avec des exclamations telles que « aah ». Il était impossible de déterminer s'il approuvait ou non. Porter demanda :

— Vous sortez du travail ?

À contrecœur, Crew quitta Brant des yeux.

— Oui. Je suis, comme on dit, quelqu'un dans la City.

Cette suffisance agaça Porter, qui ne le cacha pas complètement.

— Et de quoi s'agit-il au juste ?

Crew sourit, un sourire indulgent.

— Vous ne le savez pas ?

Porter, désormais irrité, dit :

— Si je le savais, insisterais-je ?

Apparemment indifférent à leur chamaillerie, Brant continuait d'examiner les livres, en sortait un, le remettait à sa place.

— Je suis comptable, répondit Crew. J'ai un petit cabinet dans la City. Voici ma carte, avec l'adresse.

Porter la prit sans la regarder.

— Vous savez pourquoi nous sommes ici ?

Crew s'assit. Il but lentement une gorgée de scotch, sembla l'apprécier.

— Je suis sûr que vous allez y venir. Heureusement que vous n'êtes pas au rendement.

Brant sortit un livre.

— Voilà un titre intéressant, *Le démon dans ma peau*, je peux vous l'emprunter ?

Crew secoua la tête.

— Je ne prête pas mes livres. C'est préjudiciable à ma collection.

Brant eut l'air amusé.

— Oh, allez.

Crew se tourna vers Porter.

— Il semblerait que votre sergent ne comprenne pas « non ».

Finalement, Porter se détendit un peu.

— Il comprend, mais il n'accepte jamais.

Brant posa le livre sur la table et Crew dit :

— Pourriez-vous le remettre à sa place ?

Brant passa un doigt sur le dos du volume et constata :

— Il a l'air usagé, lu et relu comme disent les gens qui aiment les livres.

Crew garda le silence et Porter demanda :

— Vous tenez un journal, monsieur Crew ?

— Bien entendu.

Ils furent étonnés. Ils s'attendaient à toutes sortes de dénégations, de manœuvres dilatoires et, pendant quelques secondes, ils restèrent sans voix. Puis Porter demanda :

— Pourrais-je le voir, monsieur ?

Crew se leva, alla jusqu'au téléphone.

— Peut-être devrais-je demander une assistance juridique ?

Absolument charmant, la voix conciliante, Brant dit :

— C'est votre droit, bien entendu, mais vous nous montrez le journal, on éclaircit le malentendu et on file. Vous retournez à votre scotch et soda, à votre soirée tranquille, et tout le monde est content.

Crew plissa le front.

— Quel est le malentendu ?

Porter prit le relais :

— D'après une jeune femme qui affirme être votre... compagne, vous mentionnez un acte de violence dans votre journal.

Crew parut ébahi.

— Mandy, la... prostituée à qui j'ai... euh... eu recours... une ou deux fois. C'est la raison de votre présence ? Doux Jésus, les indices doivent être rares. La police est à court de vrais crimes ?

Porter alla se planter tout près de Crew.

— Trois ans, d'après elle, et vous l'avez installée de l'autre côté de la rue. On ne peut pas dire que ce soit passager, monsieur Crew.

Crew rit, un aboiement bref.

— La parole d'une pute, voilà qui est solide.

Brant demanda :

— Le journal ?

Crew gagna son bureau, un beau meuble en chêne. Il prit un volume relié en cuir et le lança à Porter.

— Faites-vous plaisir.

Porter le feuilleta, leva la tête.

— C'est votre journal professionnel. Il ne contient rien de

personnel.

Crew se servit un deuxième verre, avec moins de soda.

— Pour moi, les affaires sont personnelles.

Porter ne releva pas, puis demanda :

— Quelle est votre opinion sur la politesse ?

Crew sembla perplexe.

— Où voulez-vous en venir ?

Brant intervint :

— Ce n'est pas une question difficile : croyez-vous qu'elle soit importante ? Est-ce que la façon dont nous nous traitons compte à vos yeux ?

Puis Crew leva une main.

— Comme dit Oprah : « Une ampoule vient de s'allumer. » C'est à propos de l'obsédé de la politesse, c'est ça ? Vous croyez que ça pourrait être moi ?

— Est-ce le cas ?

— Je voudrais que vous partiez, dit Crew. Vous voyez, je vous le demande poliment, comme une personne bien élevée. On ne peut pas en dire autant de vous.

Porter prit la direction de la porte, mais Brant ne bougea pas. Il garda les yeux fixés sur Crew.

— Je comprends qu'on utilise des putes, merde, ça fait partie de la société de consommation. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous avez beaucoup de blé. Vous avez l'air raisonnablement à l'aise, hein ?

Crew demeura quelques instants silencieux, puis demanda :

— Quelle est la question ?

Brant se dirigea vers Porter, hocha la tête.

— Bon, ce n'est pas vraiment une question mais, compte tenu de ce que je viens de vous dire, pourquoi avez-vous choisi

une gonzesse aussi moche ?

Puis ils sortirent et la porte se ferma derrière eux. Brant alluma une clope.

— Tu crois vraiment qu’il regarde Oprah ?

Porter fixait toujours le battant et répondit :

— Des tas de types la regardent.

— C’est un truc de gay, hein ?

Ils étaient arrivés à Clapham Common. Brant glissa la main dans sa poche et en sortit un livre.

— Maintenant, voyons ce que ce truc signifie, pourquoi il tenait tant à ce qu’on ne le voie pas.

Il tenait *Le démon dans ma peau*. Porter, une nouvelle fois ébahi, s’écria :

— Bon sang, tu l’as piqué. Tu crois qu’il ne s’en apercevra pas ?

Brant feuilletait le livre.

— Je veux qu’il s’en aperçoive.

Porter dit :

— Il y a un bar sympa, ici. Leur café est vraiment bon, tu viens ?

Il venait.

Porter commanda un décaféiné au lait et regarda Brant, qui demanda un double espresso. Il dit qu’il allait absorber la caféine que Porter évitait et, oh, pouvait-il avoir aussi un de ces beignets collants, crémeux, écœurants ?

Porter dit :

— T’es sérieux à propos de la pâtisserie ? La serveuse n’est pas sûre que tu ne blagues pas.

Brant, penché sur le livre, répondit qu’il était sérieux à mort.

Mais les petits mecs agressifs, il n'y avait pas de roman sur ce genre de mecs.

Elmore Leonard, *The Big Bounce*.

Les flics sont venus. J'ai complètement déconné. Pire, j'ai bu deux scotchs pendant qu'ils m'interrogeaient. Et ça a foutu ma concentration en l'air. J'ai été négligent, j'ai cru que je pourrais les manœuvrer facilement. Deux, Porter, l'inspecteur, et un sergent nommé Brant. J'ai compris que Porter était pédé. Il en avait l'attitude recherchée, la politesse et le comportement. J'ai donc décidé de concentrer mon attention sur lui. J'ai pensé que le sergent était simplement idiot. Erreur. En réalité, c'était le plus futé. Il cultive une attitude animale. On se dit qu'il est bête comme un cochon et qu'il ne connaît que la brutalité. J'aurais dû me méfier quand il a foncé sur les livres. Mais non, je jouais au plus fin avec le pédé. Et puis Brant a « le livre » entre les mains, me demande s'il peut l'emprunter. J'ai paniqué et répondu que ce n'était pas possible. Grosse boulette, c'est devenu le seul centre d'intérêt. Quand ils m'ont demandé le journal : j'ai été très stupide, j'ai donné celui de mon travail à Porter et j'ai joué les innocents. Les foutre en rogne n'avait rien de malin, et c'est justement ce que j'ai fait. Brant a réussi à me distraire et je ne l'ai pas vu empocher le livre. Ils savent, évidemment, que je m'en apercevrai et, ainsi, ils me mettent dans une situation de merde. Réfléchis, nom de Dieu, réfléchis. Il n'y a pas de preuves matérielles, rien qui puisse me lier aux meurtres. Merde, ils ne peuvent même pas démontrer que ce sont des meurtres. Un avocat correct les balayerait pendant le procès. Mais ils s'intéressent à moi, maintenant, et c'est une situation vraiment difficile. J'avais envie de jouer, mais de loin et sans être impliqué personnellement. La comédie que ces types ont jouée montre qu'ils sont bons. Et je suis persuadé qu'ils m'auront, s'ils veulent m'avoir, d'une façon ou d'une autre.

Ils liront donc le livre et, évidemment, comprendront que je suis le type qu'ils veulent. Je n'y peux rien. Je regrette de ne pas avoir pu tuer un peu plus avant d'attirer l'attention. Qu'est-il possible de sauver ? Mmm, au moins, je sais qu'il ne faut pas faire l'imbécile. Et le plus bizarre est que Ford, au début, dans le livre, est très intelligent, n'attire pas les soupçons et puis, naturellement, la femme fout tout en l'air. Ça vous rappelle quelque chose ? Bon sang, j'aime ce roman, mais je ne veux pas finir comme lui. Ce que je veux, c'est sortir et buter un connard, mais ça sera compliqué maintenant que ma couverture ne vaut plus un clou.

Brant posa le livre.

— Dans ce roman, le personnage principal est un shérif. Il tue des gens, s'amuse à les manipuler, ne laisse rien paraître, dans la vie de tous les jours, et se moque de tout le monde. Tu veux deviner comment il s'appelle ?

Porter ne mit pas longtemps.

— Ford.

Brant sourit.

— Pas étonnant qu'il ne voulait pas s'en séparer.

Porter réfléchit, puis constata :

— Ce n'est pas quelque chose qu'on pourrait présenter au tribunal.

Brant jeta un nouveau coup d'œil sur le livre.

— Au moins, ce mec a ce qu'il mérite, à la fin.

Porter demanda l'addition, certain que Brant ne paierait pas.

— Il serait difficile de prouver que les meurtres ne sont pas des accidents. Donc, qu'est-ce qu'on peut faire ?

Brant n'avait aucun doute.

— Le mettre sous pression.

Porter voulait du solide. Ils tenaient leur type, mais : et alors ? Ils ne pouvaient pas l'inculper.

— Si on le met sous pression, qu'est-ce que ça apportera ? Il ne va pas avouer.

Brant alluma une cigarette et souffla lentement la fumée.

— Quand on met quelqu'un sous pression comme il faut, il se passe des choses. Toujours.

Porter posa des billets sur la table.

— Je vais étudier à nouveau les meurtres, voir si je peux établir des liens.

Brant se leva, dit :

— Il sait qu'on sait, c'est une chose.

— Mais cela nous avance-t-il ?

Brant, qui l'ignorait, répondit :

— Je l'ignore, mais tu peux être sûr d'une chose.

— Laquelle ?

— J'aurai ce type. Je t'en fous mon billet.

Cela ne plut pas à Porter, qui souligna :

— Tu veux dire « nous », hein ? Nous l'aurons.

Brant hésita, puis :

— Évidemment-

Andrews fut présentée comme une héroïne ; les journaux avaient appris l'histoire et les gros titres proclamaient :

UNE JOLIE AGENTE ARRÊTE UN DEALER ARMÉ

Les articles insistaient lourdement sur sa beauté et sur la façon dont, face à un dément disposant d'un fusil, elle ne s'était pas seulement emparée de l'arme, mais avait aussi arrêté l'agresseur, évitant ainsi une bataille rangée. Sur une photo, elle semblait timide et vulnérable. Le super était aux anges. Le ministre de l'Intérieur lui avait téléphoné et avait fait allusion à la médaille du roi George. Brown y vit une approbation de son action. Il réunit l'ensemble du personnel et, dans un discours, exalta le courage exceptionnel d'Andrews. L'ampleur que prit l'affaire la mortifia un peu mais, secrètement, la ravit, et quoi de plus normal ? Dunphy, un pisse-copie de tabloïd, reçut un coup de téléphone du bavard de Jamil et apprit qu'un agent avait détalé. Le lendemain, son article parut en première page :

L'HÉROÏNE ABANDONNÉE PAR SON ÉQUIPIER

Il était sans concession et affirmait que McDonald avait pris ses jambes à son cou quand Jamil avait sorti son arme.

Brown, en vue de limiter les dégâts, convoqua McDonald dans son bureau, demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

McDonald, qui transpirait abondamment, hasarda :

— J'ai estimé qu'il fallait tenter d'éviter un siège et j'ai saisi

l'occasion d'aller demander du renfort.

Brown le fixa.

— C'est tout ? C'est ta version ?

— Je sais que ce n'est pas à mon avantage, monsieur le superintendant, mais sur le coup...

Brown lui coupa la parole.

— Sale lâche.

McDonald avait envisagé cent fois cet instant, mais dans aucun des scénarios on ne le traitait carrément de lâche, pire cauchemar du flic. Surtout quand un autre flic était impliqué, une femme. Il tenta de trouver une explication plausible susceptible de le disculper, mais le mot LÂCHE flottait comme une condamnation à mort. Il se souvint d'un film, *Les quatre plumes blanches*, où, contre toute attente, le héros surmonte une telle accusation et sauve ses potes. Tout cela lui traversa l'esprit tandis qu'il cherchait en vain une réponse. Il s'aperçut que le super parlait.

— Non seulement tu es suspendu, et cela à effet immédiat, mais, avant même l'audition, je recommanderai que tu sois chassé de la police le plus rapidement possible. Maintenant, hors de ma vue et de mon poste. Ta misérable carcasse empest la lâcheté.

McDonald s'entendit dire :

— Oui, monsieur le superintendant, merci, monsieur le superintendant.

Nom de Dieu, il n'avait même pas le cran de lui dire d'aller se faire enculer. Et, alors qu'il foutait sa vie en l'air, il le remerciait ! Les épaules basses, il sortit du bureau et trouva, derrière la porte, un groupe de collègues qui avaient manifestement tout entendu. Il dut se frayer un chemin parmi eux et aucun ne bougea d'un centimètre. On lui donna des coups de coude, on le poussa et il n'osa pas réagir de peur que ça dégénère. L'ambiance était à la mise à mort et le lynchage ne

pouvait être exclu. Il atteignit son placard, l'esprit en loques, ouvrit la porte et recula. Un rat y était suspendu, accompagné d'un mot : « Roi des couards ». La bile lui monta à la gorge et il crut qu'il allait vomir. Il claqua la porte et prit le couloir conduisant à la sortie, sous les sifflets d'une haie de flics. Il parvint à franchir cette phalange, ferma les oreilles aux moqueries et aux insultes.

Dehors, il prit une profonde inspiration. Roberts montait les marches et, sans lui laisser le temps de dire un mot, McDonald descendit l'escalier à toute vitesse, fit exactement ce qui l'avait plongé dans cet enfer. Les répliques de *The Gingerbread Man* résonnaient dans son esprit et il comprit que la folie explosait dans son cerveau. Il arriva au pub, poussa brutalement les portes, dit au barman ébahi :

— Donne-moi un double Teachers, et je veux pas entendre une seule connerie, c'est pigé ?

Le type pigea. Difficile de faire autrement.

Le reste de la journée se déroula dans le brouillard ; il alla de pub en pub et, parfois, repérant un flic de la circulation ou un agent en patrouille, il eut envie de se cacher. L'ironie de la situation ne lui échappait pas et alimentait sa fureur. Au lieu de comprendre ce qu'éprouvaient continuellement les délinquants, il délirait intérieurement sur son caractère injuste. Si seulement il pouvait accomplir un acte susceptible de le catapulter jusqu'à la gloire ! Il se repassait en boucle la scène qui s'était déroulée chez Jamil et en revenait toujours aux deux canons du fusil et à l'horreur de la panique. Il lui arrivait de temps en temps de marmonner et il s'apercevait que les gogos s'écartaient. Il aurait voulu crier :

« Vous avez peur ? De moi ? Hé, je suis un lâche. Vous avez rien à craindre, sauf si vous voulez de l'aide, et c'est à ce moment que je me tire. »

Il eut envie de pleurer et chercha qui il pourrait appeler, mais il n'y avait personne. Pas de putain d'âme qui vive.

Falls. Elle était tombée en disgrâce de manière spectaculaire, ouais. Elle avait foutrement déconné, pas qu'une fois, et elle avait réussi à remonter la pente. Comment avait-elle fait ? Pouvait-il accomplir le même miracle ?

En début de soirée, alors que la nuit commençait à tomber, attiré par les lieux de son déshonneur, il se dirigea vers Brixton et prit Coldharbour Lane. Personne. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule puis gagna la porte. Il poussa fort et entra, resta un instant immobile dans le couloir, puis pénétra dans l'appartement de Jamil. La bande de plastique jaune posée par la police avait déjà disparu. Il se tint dans le séjour, ferma les yeux, vit Jamil braquer le fusil sur lui et son front se couvrit de sueur. Le whisky qu'il avait bu ne faisait plus effet et il avait une migraine atroce. L'appartement avait été fouillé. Les flics avaient effectué des recherches superficielles car, une fois Jamil entre leurs mains, les priorités avaient changé. McDonald se mit à chercher sérieusement, exécuta la fouille approfondie qu'on n'apprend que dans la police. Tout d'abord, il trouva un sachet de cocaïne dans le congélateur, caché dans un paquet de poisson pané, et un gros bracelet en or. Il n'avait jamais pris de coke mais connaissait la musique. Il se fit une ligne et la sniffa avec un billet de cinq livres. Elle lui titilla le nez et il se dit qu'il avait intérêt à s'en faire quelques autres, pour voir si tout ce qu'on racontait était vrai. Il reprit ses recherches et, quelques instants plus tard, vacilla quand la dope fit effet. Il perçut des gouttes glacées au fond de sa gorge et comprit qu'il se passait quelque chose d'énorme. Il donna un coup de poing dans le vide et s'écria :

— Vous allez voir, fils de pute !

Puis ce fut la montée pure et il se laissa emporter. Sa pensée devint aussitôt d'une clarté de cristal. Il se sentit fort, lucide, le sang se mit à chanter dans ses veines et, à propos de chanson, il eut envie de musique. Il prit la télécommande et se tourna vers le téléviseur. Il voulait voir MTV, et tout de suite. Il tomba sur les informations et regarda, parce que le premier sujet concernait un pédophile notoire, Graham Picking, qu'on libérait

en raison d'un vice de forme alors que sa condamnation ne faisait théoriquement aucun doute. Des tas d'enfants molestés, des preuves accablantes, pas de zones d'ombre. Il aurait dû passer le reste de sa vie en taule, mais un élément de preuve capital avait été égaré et l'accusation s'était complètement effondrée. Sur l'écran, on voyait Picking sortir en compagnie de son avocat, qui avait le visage lugubre de quelqu'un qui a perdu une affaire. Picking faisait des grimaces et souriait aux caméras. Un déclic se produisit en McDonald et l'idée prit forme. Presque au même instant, il s'aperçut que le coin droit de l'épais tapis n'était pas tout à fait plat. Il ne s'en serait pas rendu compte sans l'acuité visuelle due à la coke : le monde était tout neuf. Il se baissa, souleva le tapis et dévoila deux lames de parquet disjointes. Il les retira et BINGO... une liasse d'argent, des gros billets, de la coke et des bijoux. McDonald choisit un gros bracelet en or, le passa à son poignet, trouva qu'il lui allait bien. Puis le premier prix : un Sig-Sauer P226 9 mm. Il s'écria :

— Putain, génial.

C'était quelque chose qu'il n'avait jamais pensé, moins encore dit. Il prit le pistolet et adora son équilibre. Il vérifia le chargeur et constata qu'il contenait quinze cartouches. Il y avait aussi des munitions et il manœuvra la culasse, fit monter une cartouche dans la chambre puis visa l'écran. Le visage de Picking en point de mire, il souffla :

— Salut, salaud.

Il eut beaucoup de mal à ne pas appuyer sur la détente.

Une erreur qu'on répète n'est pas une erreur, c'est un échec.

Robert Evans, *Le gosse reste dans le cadre.*

Falls aurait voulu se réjouir pour Andrews. Elle tentait de se vendre les conneries sur la solidarité féminine, où la réussite d'une femme rejaillit sur toutes les autres. Ouais, bon. Elle portait son peignoir de bain élimé et buvait du thé : son jour de congé et la presse devant elle. Andrews était en première page de pratiquement tous les journaux. Le *Big Issue* lui-même lui consacrait un papier. Ce qui agaçait Falls, c'était l'expression foutrement humble d'Andrews. Et, à la vérité, elle avait en effet un joli visage. Bientôt, elle passerait le concours de sergent et réussirait haut la main. Falls avait échoué un nombre incalculable de fois. Et McDonald était dans la merde jusqu'au cou, aucun doute. Falls savait qu'il était suspendu, qu'il y aurait une enquête et ne voyait pas comment il pourrait rester dans la police. Le malheureux était foutu et, comme elle avait été elle-même près de la porte, elle compatissait. Elle regrettait presque de lui avoir collé un œil au beurre noir. Quand elle avait parlé de lui à Brant, qui pouvait sauver pratiquement n'importe qui parce que c'était lui-même un survivant, il avait ricané :

— Il est mort.

Et Roberts, qui s'était plusieurs fois trouvé au bord du gouffre et n'hésitait jamais à prendre la défense d'un collègue, avait serré les lèvres :

— Un flic lâche est un flic mort.

Elle envisagea de téléphoner à McDonald, mais pour lui dire quoi ?

« Sale coup, il paraît que les boîtes de sécurité apprécient les flics. »

Peut-être lui demander s'il avait envie de sortir, de boire un verre mais, merde, quelle soirée ! Non, mauvaise idée. Elle

détestait McDonald, s'était engueulée avec lui si souvent qu'elle perdait le compte. Mais elle ne supportait pas de voir un flic passer à la trappe. Elle soupira, but une gorgée de thé froid et tenta de déterminer comment elle pourrait trouver le courage de féliciter Andrews. Elle commençait à l'apprécier, en plus – elles avaient partagé quelques moments mémorables –, mais c'était terminé. On ne peut pas fréquenter une héroïne ; on risque d'être aveuglé par la lumière. Falls se leva, rassembla les journaux et les fourra dans la poubelle.

Crew était fatigué : déterminer ce qu'il devait faire et tenter de conserver une longueur d'avance sur les flics était épuisant. C'était comme s'il devait réfléchir pour trois, lui et les deux flics. Il les avait sur le dos, aucun doute là-dessus. En plus, il fallait qu'il aille à ce satané bureau. C'était moins difficile, puisqu'il était le patron, mais il avait tout de même des gens foutrement en rogne, au bout du fil, qui disaient :

— Quand mon audit aura-t-il lieu ?

Des conneries comptables et quand l'argent jouait un rôle – c'était le cas et dans les grandes largeurs – le facteur rogne augmentait en proportion. Ça serait formidable s'il pouvait dire la vérité.

— Hé, j'essaie de tuer des gens. Vous ne pouvez pas me foutre un peu la paix ?

Il en avait salement envie. Et il fallait qu'il prenne des dispositions, s'il voulait gagner cette partie et ne pas se retrouver en taule. Sa secrétaire, Linda, était très contrariée :

— Monsieur Crew, les clients exigent de savoir quand vous pourrez leur consacrer un peu de temps.

Exigent !

Ça entraînait manifestement dans le cadre de la mauvaise éducation. Ne serait-il pas tordant de tuer les clients ? Ce serait une première. Bon sang, la majorité d'entre eux méritait la mort. L'argent semblait faire ressortir ce qu'il y avait de pire

chez les gens. Il affirma à Linda qu'il contrôlait la situation. Il ne précisa pas laquelle. Mandy, cette sale traîtresse, ne décrochait pas quand il l'appelait et n'ouvrait pas davantage sa porte. Merde, lui poinçonner son ticket serait un vrai plaisir. Il s'enferma dans son bureau et prépara sa fuite. Cela prit du temps et quand il sortit, épuisé, Linda gémissait. Il annonça :

— Je crois qu'il est temps que je vous augmente.

Ça lui coupa le sifflet ; l'argent réglait tous les problèmes à tous les coups. Il y avait de quoi devenir cynique. Il était toujours heureux de quitter la City, le quartier de la finance l'ennuyait. Il aimait l'argent pour ce qu'il permettait de faire, mais ne le considérait pas comme sexy ou bandant, contrairement aux jeunes types. Un jour, il était allé dans un bar à vin avec plusieurs jeunes cadres aux dents longues qui bavaient en parlant de ce qu'ils gagnaient, du nombre de zéro sur le chèque de leur paye. L'un d'entre eux, voyant son indifférence, demanda :

— Qu'est-ce qui te fait marcher, Crew ?

Conformément au rituel des anciens élèves des public schools, on s'appelait par son nom de famille, ce qu'il considérait comme le comble de la mauvaise éducation. Il dévisagea le type, un branleur en costume de grand luxe, qui transpirait sous les aisselles de sa chemise de Jermyn Street, et répondit :

— Mon instinct de tueur.

Ils reconnurent qu'il était amusant et ne lui posèrent plus la question.

Il veilla à maintenir la BMW sous la limite de la vitesse autorisée, conscient désormais qu'ils profiteraient de la moindre infraction pour le coffrer. Il la gara soigneusement dans son allée et détacha sa ceinture, savoura par avance son scotch et soda et la contemplation silencieuse de son avenir. Dès qu'il eut ouvert la porte, il sentit que quelque chose n'allait pas ; l'impression de tranquillité avait disparu, quelqu'un était venu.

Il pensa :

Les salauds, entrer par effraction pendant que je suis au bureau !

Il gagna le séjour, où Brant était allongé sur le canapé, un verre sur la poitrine, une cigarette aux lèvres. Il tourna la tête, demanda :

— Dure journée au bureau, chérie ?

Sous l'effet du choc, Crew lâcha sa serviette. Le tenaient-ils déjà ? Brant souriait.

— Ça t'a fichu un coup, hein ?

Crew retrouva sa voix.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je te mets sous pression.

Crew, qui ne comprit pas, hasarda :

— Si vous n'avez pas de mandat, vous êtes entré par effraction.

Brant posa les pieds par terre.

— Bille.

Crew, perplexe, demanda :

— Quoi ?

— De l'australien, mon pote. Ça veut dire crétin. Es-tu un crétin ?

Crew gagna le téléphone.

— J'appelle la police. Il y a des règles qui interdisent ce genre de chose.

— Si tu touches le téléphone, dit Brant, je te casse le bras.

Crew s'immobilisa, se tourna vers lui.

— Vous êtes sérieux ?

— Essaie, pour voir, connard.

Crew envisagea de foncer jusqu'à la porte et de demander de

l'aide, mais Brant, qui s'était levé, ferma le battant d'un coup de pied.

— Sers-nous deux verres bien tassés. Sois un gentil garçon, et on va causer un peu.

C'était la violence ordinaire du ton de Brant qui était glaçante, un ton presque amical, comme si casser un bras était un geste sans conséquence. Crew alla préparer deux grands Teachers et demanda :

— De la glace ?

Il pensa : *Qu'est-ce que je fais ?* Puis : *Je finasse, je gagne du temps.*

Il posa un verre devant Brant, avala une gorgée du sien. Brant lui adressa un sourire vaguement affectueux.

Crew fit une nouvelle tentative :

— C'est ridicule, vous ne pouvez pas entrer chez moi, me menacer et croire que vous vous en tirerez comme ça.

Brant se leva, s'étira, but une bonne rasade.

— Ah, ça fait du bien par où ça passe. Tu ne me connais pas, si je comprends bien, ni ma réputation, comme on dit. Elle est mauvaise : je ne respecte pas les règles. On a enquêté deux fois sur moi, parce qu'on me soupçonnait d'avoir tué un suspect, comme si je ferais ce genre de chose. Ce qu'il faut que tu saches, c'est que je sais que tu es l'assassin. Le problème est que ce sera la croix et la bannière pour le prouver. Donc je vais t'éliminer.

Crew s'aperçut que son verre était vide, hoqueta :

— Quoi ?

— Je vais te tuer, et ce qui va te plaire, c'est que ça ressemblera à un accident. Hé, qu'est-ce que tu en penses, on pourrait s'arranger pour que tu aies l'air d'avoir été buté par l'obsédé de la politesse. Ça serait pas génial ?

Crew tenta de se faire une idée de ce qui se passait.

— Vous êtes fou ? dit-il. C'est dément.

Brant sourit, acquiesça.

— C'est complètement déjanté, n'est-ce pas ? Mais je vais te dire un truc : te fais pas de souci pour cette pute moche. Je passerai chez elle, je lui mettrai un sac sur la tête et je la sauterai à ta place. Qu'est-ce que tu en penses ? Ça te va ?

Puis il prit la direction de la porte et ajouta :

— Je sais que c'est chiant de ne pas savoir quand je passerai à l'action, mais j'ai un programme très chargé. Si je te trouve une place avant la fin du mois, ça te convient ?

Et il partit.

Porter Nash cria :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Brant et lui étaient chez Porter. Brant était arrivé avec six canettes de bière et une bouteille de vin. Il avait dit :

— Le vin est pour toi. Les types comme toi aiment cette saloperie, hein ?

Porter était sur le point d'en boire une gorgée quand Brant lui avait raconté son entrevue avec Crew.

Brant ouvrit sa deuxième canette.

— Tu es sourd ? Je lui ai dit que je le tuerais.

Porter posa le verre et se leva d'un bond.

— Tu n'es pas sérieux ?

Brant se demanda pourquoi de si nombreuses personnes disaient la même chose. Doutaient-elles de sa sincérité ? Il rota.

— Je l'ai vraiment dit ou j'ai vraiment l'intention de le tuer ?

Porter se força à ne pas voir que les chaussures de Brant étaient sur son canapé. Lui en faire la remarque aurait été trop gay. Donc, il dit :

— Les deux, bon sang. Tu ne peux pas le menacer de cette façon.

Brant fut sincèrement troublé.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es flic, nom de Dieu.

Cela n'eut aucun effet sur Brant.

— Raison de plus.

Porter se demanda, comme cela lui arrivait souvent, si Brant était vraiment fou. Il en avait eu de nombreuses preuves, mais là, il poussait le bouchon beaucoup trop loin. Puis une idée plus désagréable encore lui traversa l'esprit.

— Tu ne, oh mon Dieu, tu ne le buterais pas, enfin, il y a des limites ?

Brant ouvrait sa troisième canette. Il commençait à se sentir bien et l'attitude guindée de Porter y contribuait. Il y avait un moment qu'il n'avait pas vanné comme ça et ça le bottait. Provoquer. Il se demanda pourquoi la provocation avait une aussi mauvaise réputation. Il décida d'aller un peu plus loin.

— S'il se faisait buter, tu crois que quelqu'un le regretterait ?

Porter vida son verre. Boire du vin d'un trait allait contre tous ses instincts, mais c'était de la piquette. En plus, face à Brant, on avait besoin de réconfort, ne serait-ce que pour se repérer dans le paysage de l'absurde. Il frémit quand le liquide arriva dans son estomac vide, et Brant sourit.

— S'il arrive quelque chose à Crew, dit Porter, il faudra que j'enquête attentivement sur toi, tu en es conscient ?

Brant adora. C'était mieux que ce qu'il avait imaginé.

— Tu menaces ton pote, ton pote qui ne te juge pas même si tu es pédé ?

Porter changea de tactique, dit :

— Il signalera ta visite, et qu'est-ce qui se passera ?

— Qui le croira ? Tu as du mal à le croire alors que je te l'ai dit carrément.

Porter leva les mains, comme s'il essayait de communiquer avec un extraterrestre : ils ne parlaient manifestement pas la même langue. Brant se leva et dit :

— Faut que j'y aille. C'était marrant, mais je suis claqué. Faut que tu te détendes, tu te fais trop de souci.

Sur le pas de la porte, Porter demanda :

— Dis-moi que tu ne le feras pas.

Brant réfléchit un instant.

— En tout cas, ça ne sera pas ce soir. Je suis trop crevé. Pour ce genre de boulot, il faut être frais.

Après le départ de Brant, Porter vida le reste du vin dans l'évier et se brossa les dents pour se débarrasser du mauvais goût. Il pensa à Trevor, regretta qu'il ne soit pas là pour lui tenir compagnie. Son taux de sucre crevait le plafond ces derniers temps, le médecin lui avait conseillé de réduire le stress. En plus, quelques jours plus tôt, en feuilletant un journal, il était tombé sur le cas d'un diabétique qu'il avait fallu amputer d'une jambe. Le stress.

Il décida qu'il avait besoin de manger et se mit en devoir d'éplucher des pommes de terre, de couper et de laver des légumes, puis de griller légèrement un filet de poisson acheté chez Selfridges. Rares étaient les flics qui y faisaient leurs courses et c'était pour cette raison qu'il y allait régulièrement. Dans la cuisine, il constata avec stupéfaction que tout ce qu'il faisait était au singulier, pour une personne, et cela lui parut très, très triste. Il poursuivit sa tâche, même s'il n'en avait plus envie. Il sortit du placard un bon blanc sec, une fortune chez le caviste. Il enfonça le tire-bouchon lentement et amoureuxment. Il poussa un soupir de satisfaction quand le « plop » retentit. Il prit un lourd verre en cristal sur l'étagère du haut, gagna le séjour, mit une nappe en lin sur la table, puis alla chercher le bougeoir en argent. Il alluma la bougie rouge,

recula et admira son œuvre. Le poisson était cuit et il l'apporta, le servit avec soin, disposa les couverts exactement comme il faut, versa le vin, demanda :

— Cela vous convient-il, monsieur ?

Il recula un peu, saisit une extrémité de la nappe, tira de toutes ses forces et tout valdingua dans la pièce, le verre en cristal volant en éclats.

Jamil fut libéré sous caution. Le procureur présenta des objections mais le juge, compte tenu du comportement de McDonald et du battage médiatique, le laissa partir. Devant le tribunal, face aux caméras de télévision, Jamil fit une déclaration où il insista sur les injustices dont les Noirs étaient victimes. McDonald regarda, chez lui, le Sig à la main, trois lignes de cocaïne dans le sang, un sourire crispé aux lèvres. Il tourna le poignet et le bracelet en or bougea d'une façon satisfaisante. Il dit :

— Tu es foutu, salaud, et tu ne le sais même pas.

Son plan était prêt. Il lui avait fallu une nuit et plein de coke pour le mettre au point. Il tuerait le violeur d'enfants et remettrait le pistolet sous le parquet de l'appartement de Jamil. Ensuite, il arrêterait Jamil, prouverait que c'était lui qui avait buté le pédophile. Cela montrerait que McDonald était impliqué non seulement dans l'arrestation du meurtrier, Jamil, mais aussi, indirectement, dans le châtimement du violeur d'enfants. Bon, d'accord, il y avait des faiblesses mais, dans l'ensemble, le projet était solide, la coke lui disait qu'il était merveilleux et, en plus, il n'avait pas beaucoup d'autres issues.

Le téléphone sonna. Il sursauta, prit une profonde inspiration, décrocha.

— McDonald, c'est Falls, je... je voulais savoir comment tu allais.

Son appel le stupéfia. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle l'avait frappé et son premier réflexe fut de lui dire d'aller se

faire foutre, mais il ne pouvait pas se permettre de refuser de l'aide quand on lui en proposait.

— Je tiens le coup.

Puis il songea que la compassion serait agréable, puisqu'il n'en avait pas encore eu une miette, et ajouta :

— C'est dur. J'ai l'impression que je m'effondre complètement.

Elle mordit à l'appât et il sourit quand elle dit :

— Je sais ce que c'est. Ça m'est arrivé et c'est l'enfer. Je peux faire quelque chose ?

McDonald se concentra, se dit qu'elle se laisserait peut-être sauter pour lui remonter le moral, et il avait toujours voulu se faire cette salope noire. Toutes sortes de règlements de comptes prenaient forme dans son esprit enfiévré et il admit :

— Ce serait bien de parler à quelqu'un.

Puis, se souvenant que les femmes adoraient ces conneries, il ajouta la phrase qui tue :

— Si seulement je pouvais partager ça avec quelqu'un.

Il souriait maintenant. C'était ainsi que Brant procédait et Brant était un gagnant, aucun doute. Il se voyait déjà, cette conne noire sous lui, limant, y allant de toutes ses forces, et il faillit éclater de rire. Elle mordit :

— Oh, je sais, c'est le pire, de ne pouvoir parler à personne, l'isolement est désespérant.

Il lui fallut un instant pour refouler l'envie de rire, puis :

— Est-ce que... est-ce que tu parlerais... avec moi ?

Et cette cinglée tomba dans le panneau :

— J'en serais honorée. Tu veux qu'on boive un verre ce soir ?

Il laissa sa voix se briser et fut ébahi. Il ignorait être capable de cette connerie.

— Je te suis... très reconnaissant, merci.

Il l'entendit retenir un sanglot. Merde, ils allaient chialer en chœur au téléphone, ouvrir les vannes comme chez Oprah.

— L'Oval. C'est tranquille le mardi, vers huit heures, dit Falls. Ça te va ?

Merci. Tu n'imagines pas le bien que ça me fait. Je ne pourrai jamais exprimer ma reconnaissance.

— Tu peux m'appeler Elizabeth, d'accord ?

Il faillit répondre :

« Moi, c'est Étalon. »

C'était le personnel typique d'une boîte de location de voitures avec chauffeur : une moitié de retraites et une moitié de débiles, avec quelques joueurs dégénérés pour faire l'appoint. Bizarrement, il n'y avait pas d'ivrognes, mais peut-être m'avait-on engagé en raison de mon potentiel.

Tim McLoughlin, *Heart of the Old Country*.

C'est peut-être notre dernière danse, ouais, je suis plus ou moins fini. Ce journal m'a procuré du plaisir, mais ce n'est pas seulement la dernière entrée, c'est LA FIN DE LA LIAISON. Si vous avez compris à quel point j'aimais *Le démon dans ma peau*, et si vous avez été attentifs, Ford était fichu et ses ennemis l'acculaient. Mais il avait un as dans la manche.

LISEZ CE FOUTU ROMAN.

Je jette des coups d'œil par-dessus l'épaule en écrivant, parce que le temps presse plus ou moins. Brant, le flic ? Celui qui, d'après moi, était beaucoup plus intelligent qu'il ne le laissait paraître, eh bien, il m'a rendu une petite visite, ouais, de son propre chef pour ainsi dire, et devinez ? Il va me tuer ! C'est foutrement ironique, hein ? Et oui, je le crois. Vous auriez dû voir ça. C'est un psychopathe, un dément intégral et, pire, je crois que ça lui fera plaisir. Il a l'intention de jouer, d'abord, de me flanquer la trouille, de me faire perdre la tête, et il a réussi. Comme disent les Américains : QUI DOIS-JE APPELER ?

Je n'arrive pas à croire que tout ait tourné en eau de boudin. Tout marchait comme sur des roulettes, tout était chouette et facile, puis la femme a tout fichu en l'air. Comme dans le roman mentionné plus haut. Donc qu'est-ce que je dois faire ? Je me débarrasse de ce foutu journal, voilà, mais je n'ai pas pu résister à l'envie. Et, comme demandent toutes les âmes charitables, ai-je fait progresser les choses ? Ce petit coin de Londres est-il plus civilisé, plus attentionné ? Non, malheureusement. Trop peu de temps, trop de connards.

C'est tout.

La dernière page du Démon dans ma peau dit : « Ouais, je suppose que c'est tout, sauf si notre espèce a une nouvelle occasion dans l'Ailleurs. Notre espèce. Nous les gens. »

Jim Thompson, Le démon dans ma peau.

Quand Crew sortit de son bureau au terme d'une journée épuisante, Brant était appuyé contre une voiture, un cure-dents entre les lèvres. Crew se demanda s'il devait l'ignorer, mais fut irrésistiblement tenté de l'approcher. Brant demeura immobile. Il fit simplement passer le cure-dents d'un côté à l'autre de sa bouche. Crew demanda :

— C'est ça, vous allez me harceler ?

— Ouais.

Crew crut voir l'attitude de Brant s'adoucir.

— L'autre soir, ce que vous avez dit, vous me faisiez peur, hein ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas vraiment croire que vous vous en tirerez si vous mettez cette... menace à exécution.

— Bien sûr que si.

Puis le téléphone de Brant sonna. Presque langoureusement, sans quitter Crew des yeux, il glissa la main dans sa poche, sortit l'appareil et répondit.

Crew en profita pour filer. Il se retourna et vit que Brant écoutait attentivement. Parvenu au carrefour, il se mit à courir comme un dératé.

Brant entendit :

— Sergent Brant ?

— Ouais ?

— Linda Gillingham-Bowl, l'agente, à l'appareil. Vous m'avez envoyé un premier chapitre ?

— Ouais, sûr.

— Je l'adore et je voudrais vous parler du manuscrit.

Brant pensa : *Il n'y a pas de manuscrit, tu as tout.*

— Fantastique.

— Browns, à Covent Garden, ça vous conviendrait, disons à 18 h 30 ?

— Formidable.

— Je donnerai votre nom au portier.

— Pas la peine.

— Pardon ?

— Madame, il n'y a pas un club de Londres où je ne puisse pas entrer.

Elle eut un rire d'effroi ravi.

— Oh, vous parlez exactement comme vous écrivez. Tout ceci m'excite beaucoup.

Il fallait que Brant sache, et il demanda :

— Votre nom, vous l'avez inventé, hein ?

Elle rit une nouvelle fois.

— Oh, vous êtes un phénomène.

Phénomène. On l'avait traité de toutes sortes de choses, rarement flatteuses, mais « phénomène » était une première.

— À tout à l'heure.

Clic.

Crew avait disparu et Brant devait prendre une décision : la célébrité ou un sale coup ? Il réfléchit et choisit la célébrité. Il monta dans sa voiture, jeta un coup d'œil sur sa montre, estima qu'il avait le temps de passer chez lui, de se mettre sur son trente et un, puis de gagner Covent Garden.

Il choisit un costume sur mesure (bleu marine), une chemise blanche (Armani), une cravate du syndicat de la police (volée)

et des chaussures Loake marron (impressionnantes). Il mit de l'eau de toilette (Tommy Hilfiger) confisquée à un maquereau, se servit un cognac et leva son verre à l'intention de son reflet dans le miroir.

— Vous, les écrivains, vous me tuez.

Il appela un taxi parce qu'il estimait qu'il picolerait pas mal et le chauffeur fit remarquer :

— Joli costume.

Brant l'admit et ajouta :

— Au-dessus de tes moyens, mon pote.

Le chauffeur pensa « flic » et « ordure » puis il garda le silence pendant le reste du trajet.

Au Browns, Brant sourit au portier.

— On m'attend.

Le type identifia la flicaille même si elle n'était en général pas aussi bien habillée et s'effaça.

— Bonne soirée, monsieur.

Brant se dit que sa lubie de l'écriture rapportait déjà. La réception était, comme il l'avait espéré, pleine de vieux meubles. Il gagna le bar, où des vieillards étaient assis dans des fauteuils plus vieux encore, et où l'odeur de l'argent soulignait tout. Une femme s'approcha et sa bonne humeur s'envola : elle avait plus de cinquante ans... Comment cela pouvait-il être possible ? Au téléphone, sa voix était jeune. Qu'est-ce que c'était que cette blague ? Elle portait un tailleur luxueux, avait les cheveux permanentés et, bordel, des putains de perles. Elle lui adressa un sourire resplendissant.

— Sergent Brant ?

Elle tendait la main, il la serra à contrecœur.

— Ouais.

Il ne cacha pas qu'il était furibard. Il comptait vendre le

livre, qu'il n'avait pas écrit, mais espérait aussi une partie de jambes en l'air. Sa mine renfrognée la ravit et elle dit :

— Vous êtes encore mieux que je l'imaginais.

Et, sans lâcher sa main, elle l'entraîna vers un groupe de fauteuils en cuir et le fit asseoir.

— Que voulez-vous boire ?

Un serveur, qui s'était matérialisé silencieusement, patientait.

— Double scotch.

La grossièreté parut plaire au serveur, comme si c'était ce qu'il comprenait.

— Vous savez, dit la femme, je crois que je vais prendre la même chose.

Elle avait enfin lâché sa main, mais elle la reprit, dit :

— Je suis Linda.

Son dernier espoir s'effondra, à savoir la possibilité qu'il s'agisse d'une employée et que l'agente elle-même vienne plus tard. Brant la regarda attentivement et ne fut pas encouragé. Il avait déjà sauté des vieilles, mais celle-là, pas question. Son visage était comme du parchemin et elle s'était fait tirer la peau, mal. Son sourire s'apparentait à un rictus.

— Vous faites plus jeune au téléphone.

C'était de la provocation. Ça ne marcha pas.

— Merci, jeune homme. Vous êtes un vrai charmeur, n'est-ce pas ?

Ouais.

Les consommations arrivèrent et il ne put qu'espérer qu'elle ne dirait pas : « Cul sec. »

Elle dit :

— Cul sec.

Il garda le silence, se contenta de boire le scotch. Elle s'installa. Sa jupe remonta, l'estomac de Brant se contracta.

— En général, commença-t-elle, je ne vois pas les nouveaux clients personnellement, mais votre écriture a une telle immédiateté, elle est si fraîche, qu'il fallait que je vous rencontre.

Puis elle parla des auteurs à succès dont elle s'occupait, et Brant aurait été impressionné s'il avait entendu parler d'eux. Le serveur apporta une deuxième tournée et Brant trouva la femme un peu plus séduisante. Elle demanda :

— Dites-moi, quelles sont vos influences ?

— Mes quoi ?

Oh, elle l'adorait. Il était si barbare, si réel.

— Qui lisez-vous ? Quels auteurs vous ont fait le plus d'effet ?

— Il n'y en a qu'un. Mais quand je suis allé en Australie, j'ai lu Bill Bryson.

— Un homme merveilleux, Bill. Pas aussi caustique que Paul.

Brant ne releva pas.

— Ed McBain.

Elle attendit, espéra une explication complète, mais comme il n'y en eut pas, elle décida de passer au vif du sujet.

— La littérature policière se vend très bien et, comme vous êtes de la maison, nous ne devrions avoir aucun mal à vous commercialiser. Quand pourrai-je voir le manuscrit dans son entier ?

Brant finit son verre, se sentit nettement mieux.

— Quand pourrai-je voir l'argent ?

Elle éclata une nouvelle fois de rire.

— Je dois reconnaître que votre franc-parler est très

rafraîchissant. Quand j'aurai vu le roman terminé, je pourrai le proposer à un grand éditeur. Je suis certaine que nous obtiendrons une avance conséquente.

Dans l'espoir de l'éloigner du manuscrit, Brant demanda :

— Pas de blé tout de suite ?

Elle se lança dans un exposé long et détaillé du fonctionnement de l'édition, et Brant l'interrompit en cours de route.

— Pourquoi aurais-je besoin de vous ?

Elle énuméra les avantages que tirent les auteurs d'une représentation et Brant la laissa aller jusqu'au bout, puis constata :

— J'ai l'impression que c'est de l'argent facilement gagné.

Le rire de la femme n'était plus guère amusé, et elle fouilla dans son sac, en sortit un document.

— Voici le type de contrat que je proposerai. C'est, bien entendu, une approximation, mais vous pourriez y jeter un œil et vous faire une idée de ce qui est en jeu. J'espère vendre les droits au cinéma ou, à tout le moins, à la télévision.

Cela rasséra un peu Brant, mais elle continua de jacasser, conclut finalement par :

— Alors, sergent, quand pourrai-je voir le manuscrit ?

Brant sourit.

— Si vous avez envie d'un dernier verre, on peut passer chez moi, jeter un coup d'œil sur mon œuvre.

Elle trouva ça super.

Quand Falls arriva à l'Oval, elle était prête au pire. Elle croyait que McDonald serait effondré, peut-être recroquevillé dans le coin le plus sombre, traqué et hagard. Elle s'aperçut, stupéfaite, qu'il était assis au bar, joyeux, bavardait avec la barmaid et riait. Il portait une veste en cuir élégante qui

paraissait neuve, un jean délavé, une chemise blanche et, sauf erreur, n'avait-il pas un bracelet de maquereau au poignet ? Qu'est-ce qui se passait, bordel ? Il la vit, cria :

— Voilà ma copine.

La barmaid lui adressa un regard hostile, et ça pouvait se comprendre. McDonald, carrément rayonnant, demanda :

— Liz, qu'est-ce que tu prends, chérie ?

Liz !

Elle eut envie de le descendre de son tabouret et de lui mettre la tête au carré.

— Mmmm, vodka et tonic sans sucre.

Elle aurait dû se mordre la langue au lieu de dire « sans sucre » devant la barmaid, qui leva les yeux au ciel quand elle prononça les mots, le sous-titre étant : *Chérie, tu crois vraiment que ça va changer quelque chose ?*

McDonald brandit un billet de cinquante livres.

— Donne une double vodka à ma copine, Stoli si tu en as, remets-moi ça et, naturellement, prends ce qui te fait plaisir. Apporte-nous ça à notre table, ma jolie.

Il descendit du tabouret d'un bond, fit signe à Falls de passer devant lui et la suivit. Falls, qui avait pas mal sniffé, reconnaissait les signes, surtout quand on ajoutait l'alcool à la coke. Elle s'assit et il s'installa face à elle, un sourire crispé aux lèvres. Elle constata que son front était trempé de sueur.

Il sortit un paquet de Dunhill longues. Elle ne savait pas qu'il fumait et croyait que cette marque avait disparu.

— Je ne savais pas que tu fumais, dit-elle.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Il y a des tas de choses que tu ne sais pas, chérie.

Elle se pencha et s'aperçut, horrifiée, qu'il crut apparemment qu'elle allait l'embrasser. Quelle quantité de poudre blanche

avait-il sniffée ?

— Ne m'appelle pas chérie et ne m'appelle pas Liz, d'accord ?

Son sourire vacilla, mais la saloperie qui courait dans ses veines ne se démontra pas et il dit sur un ton léger :

— Comme tu veux, poupée... oh, désolé, c'est seulement que je plane dans la stratosphère.

Elle le fixa.

— Ouais, j'ai remarqué.

La barmaid apporta les consommations, se pencha pour que McDonald voie ses seins. Elle posa la monnaie sur la table et sourit.

— Si tu as besoin de quelque chose, siffle.

Ça lui fit perdre les pédales, il parut sur le point de lui donner une claque sur les fesses, mais elle s'éloigna rapidement. Falls eut l'impression qu'elle allait vomir, mais elle prit son verre et, sans lui laisser le temps d'en boire une gorgée, McDonald leva le sien. Il trinqua.

— Aux anges déchus et à leur retour triomphal.

Elle frémit et avala une rasade de vodka. Quand il porta son verre à ses lèvres, sa veste s'entrouvrit et elle vit la crosse d'un pistolet sous sa ceinture. Elle demanda à voix basse :

— Tu es chargé ?

Il ne comprit pas tout de suite, puis acquiesça avec gravité.

— J'ai les salopards au cul.

Inutile de demander de qui il s'agissait. Sous coke, c'était le monde entier et tous ses démons.

Son visage était très rouge et il s'empessa d'ajouter :

— Je suis prêt à recevoir ces salauds. J'ai ce qu'il faut, nom de Dieu.

Elle fixa le bracelet.

— Tu portes des bijoux ? Je ne croyais pas que c'était ton genre.

Il leva le bras, fit glisser l'objet de haut en bas puis de bas en haut, geste qu'il avait visiblement répété.

— Un frère m'en a fait cadeau.

Elle ignorait qui était ce nouveau McDonald, à ceci près que la dope l'azimutait. Soudain, il se leva d'un bond.

— Faut que j'aille aux toilettes.

Il partit comme l'éclair. Falls connaissait le truc : on était porté par la coke et soudain elle rugissait : ENCORE. On allait refaire le plein dans les toilettes les plus proches. Il y resta un bon moment et elle finit son verre. Elle envisageait d'en commander un deuxième quand McDonald revint, aussi illuminé que Piccadilly Circus. Il fit signe à la barmaid d'apporter une nouvelle tournée.

— Ton argent ne vaut rien, ici, dit-il à Falls. C'est moi qui régale.

Il s'assit, un sourire stupide et crispé aux lèvres. Falls se pencha, essuya une trace de poudre sur ses narines.

— Il en reste.

Il la dévisagea un instant.

— Un petit quelque chose pour m'aider à tenir le coup, dit-il, tu sais ce que c'est. Merde, tu as écrit le livre sur la poudre, hein ? Tu veux un petit sniff ? Ça te mettrait au diapason. J'ai un peu d'avance sur toi et j'aimerais bien que tu te défonces avec moi.

Il ne pouvait la fermer, la diarrhée verbale jaillissait tandis que la drogue courait dans son sang. Il poursuivit :

— Tu vois, ELIZABETH, j'ai un plan et je veux que tu y participes, que tu en tires aussi de la gloire, pour partager, comme qui dirait.

Elle soupira et la serveuse apporta les consommations, un

tonie normal.

— Oh, j'ai oublié que tu surveillais ton poids, dit-elle. Tu peux peut-être t'en permettre un, vivre un peu.

Falls lui adressa un regard méprisant et elle s'en alla. McDonald dit :

— Bon sang, je crois qu'elle ne t'aime pas. Comment est-ce possible ?

— C'est peut-être parce qu'elle est stupide.

McDonald sourit.

— Un peu jalouse, hein ?

Falls avait perdu patience.

— Écoute bien, tu es complètement à côté de la plaque.

— Alistair.

— Quoi ?

— Mon prénom, c'est Alistair.

Falls soupira. Plus que quiconque, elle savait qu'on ne peut pas raisonner avec un type défoncé à la coke. Elle se leva.

— Tu déconnes. Quand tu seras dans ton état normal, téléphone-moi.

Il parut ébahi, gémit :

— Tu t'en vas, ce n'est pas possible, et le partage de nos expériences ?

Falls lança un regard venimeux à la barmaid.

_Raconte-lui, ça l'intéressera.

McDonald se leva.

— Mais mon plan, il va marcher.

Falls secoua la tête et prit la direction de la porte. La barmaid cria :

— À bientôt, hein ?

J'ai appris depuis que dans la terminologie du processus de guérison cela s'appelle « être vraiment dans la merde ».

John Straley, Les curieux s'en mordent les doigts.

Roberts fut chargé d'une affaire de fausse monnaie. Debout devant Brown, le super, il gémit :

— Mais, monsieur le superintendant, c'est le domaine de la brigade de lutte contre la contrefaçon.

Brown buvait son thé matinal, accompagné d'un biscuit censé favoriser la digestion. C'était un rituel qui prenait des proportions horribles. Il trempait le biscuit dans le thé, puis le faisait couler dans sa bouche, exploit exigeant des contorsions qui auraient rebuté un homme moins courageux. Et les bruits de succion qui l'accompagnaient auraient justifié un homicide. Il accomplissait généralement cet acte dans l'intimité mais permettait à ses subordonnés, lorsqu'il voulait les irriter, d'assister au spectacle. Et il voulait vraiment irriter Roberts. Il trouvait que l'inspecteur devenait arrogant. Depuis qu'il avait résolu de très nombreuses affaires, il prenait un air supérieur. Le moment était venu de lui montrer qui commandait. Brown dit :

— Il y a une recrudescence de faux billets de cinquante livres en circulation et les pontes veulent que ce soit réglé rapidement. Comme tu es le génie du moment, je leur ai dit que tu serais heureux de participer à l'enquête. Tu es heureux, n'est-ce pas ?

Roberts s'efforça de ne pas regarder le biscuit dégoulinant et comprit qu'il était piégé.

— Je vous remercie de votre confiance, monsieur le superintendant, mais je n'ai aucune envie de piétiner les plates-bandes d'un autre service.

Brown fit rouler le biscuit trempé contre ses gencives, la bouche ouverte.

— Je m'en occuperai, dit-il. C'est l'affaire du responsable. Contente-toi de régler ça rapidos.

Roberts soupira.

— Oui, monsieur le superintendant.

Il était presque arrivé à la porte quand Brown cria :

— Demande à ma secrétaire de m'apporter un autre biscuit, celui-ci était rassis.

Roberts appela la brigade de lutte contre la contrefaçon où il connaissait un type, un nommé Foster.

— Tu as une minute ?

Il entendit un rire étouffé, ajouta :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Foster était un mec correct. Roberts buvait de temps en temps une pinte avec lui. Ils avaient patrouillé ensemble, dans le temps.

— Je me demandais dans combien de temps tu appellerais.

Roberts fut un peu décontenancé. Il croyait qu'il lui faudrait se lancer dans un long numéro sur la nécessité d'empiéter sur le territoire des autres et la volonté de n'écraser les orteils de personne, se mettre à plat ventre. Mais le type attendait son appel. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

— On a parié sur le moment où tu téléphonerais, ajouta Foster. Tu viens de me faire gagner quelques livres.

Roberts avait constaté qu'on évite les emmerdes quand on reconnaît ignorer ce qui se passe.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Foster, qui riait toujours, demanda :

— Des faux billets de cinquante, c'est ça ?

— Oui, normalement c'est votre domaine.

Foster dit quelque chose à ses collègues. Il y eut des applaudissements, puis :

— Ouais, les faux billets sont notre pain quotidien, mais quand un super échappe de peu à l'arrestation parce qu'il en a refilé un, on peut être sûr qu'il en fera une affaire personnelle.

Roberts faillit éclater de rire.

— Brown s'est fait piquer ?

— Ouais, dans une boîte chic de Mayfair. Disons simplement que des *hôtesse*s étaient impliquées et que personne ne repère la fausse monnaie plus vite que ces nanas.

Roberts était ravi. Tout ce qui entamait l'autosatisfaction de Brown était bon à prendre.

Foster poursuivit :

— Un inspecteur en chef chargé d'une affaire de faux billets, quelle dégringolade !

Roberts ne se vexa pas.

— Dis-moi comment régler ça.

Foster ne dit rien, jusqu'au moment où Roberts céda :

— D'accord, qu'est-ce que tu veux ?

Toujours le même marchandage : gratte-moi le dos ou débrouille-toi.

— Des places pour les Test Sériés, ça serait chouette.

Roberts gémit mais en réalité ne fut pas démonté : en général, Brant en avait, il dit donc :

— C'est beaucoup demander.

Foster comprit que le marché était conclu.

— Et une caisse de bibine, à cause du froid.

— Tu es sûr que tu ne veux pas qu'une voiture passe te prendre ?

— Excellente idée.

Foster lui dit ensuite de serrer un nommé Fitz, qui traînait au marché d'East Lane, mais d'y aller prudemment : le mec était imprévisible.

— Prudemment jusqu'à quel point ?

— Un flingue et du renfort.

— Bon match de cricket.

Roberts estima qu'il n'avait pas besoin de renfort pour arrêter un faux-monnayeur. Et il n'avait pas envie de se faire aider. Il voulait en finir avec cette connerie, et rapidos. Il se mit en route. Peut-être en profiterait-il pour acheter des chemises de marque, pour améliorer son image. En tout cas, il n'achèterait pas de costume. Il se dit qu'il réglerait ça vite fait, sans entamer sa réputation de flic qui résout presque toutes les affaires qu'on lui confie. Il sourit en pensant à Brown reluquant une *hôtesse*, lui donnant, grand seigneur, cinquante livres de pourboire, puis à sa consternation quand il était apparu que le billet était bidon.

Quand Falls sortit de l'Oval, où elle avait laissé McDonald, elle connut un moment d'indécision totale. Elle envisagea d'appeler un taxi puis se dit que merde, elle conduirait. Elle monta dans le véhicule, boucla sa ceinture, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur puis démarra. Elle était toujours en rogne contre McDonald, ce putain de con armé, de la coke jusqu'aux yeux et incapable de la fermer.

Puis quelqu'un heurta l'arrière de sa voiture.

Elle cria :

— Putain de bordel... ?

Elle s'arrêta, se précipita dehors prête à étripier le responsable. Une BMW se trouvait à une trentaine de centimètres derrière elle et un homme en descendit, vêtu d'une veste en cuir très luxueuse qui ressemblait un peu à celle de McDonald. Elle pensa : *Qu'est-ce qu'il y a, ces foutues saloperies sont en solde ?*

— OH, MON DIEU, dit l'homme, vous n'avez rien ? Je suis absolument désolé, tout est de ma faute... oh, vous êtes magnifique.

Elle ne sut comment réagir. Il y avait si longtemps qu'on ne lui avait pas fait un compliment qu'elle fut des plus déstabilisées. La colère qu'elle avait préparée s'évanouit, même si elle se rendait compte qu'il devait tenter de la rouler dans la farine. Qu'est-ce que ça pouvait faire, puisqu'il était superbe ? Il y avait si longtemps que Falls n'avait pas vu d'homme séduisant qu'elle avait oublié le plaisir que ça procurait. Ses yeux étaient aussi bleus que ceux de Paul Newman et y en a-t-il de plus bleus ? Ses cheveux étaient châtain foncé et sa coupe devait coûter une fortune. Il faut se ruiner chez le coiffeur pour que les

cheveux donnent l'impression qu'on vient d'y passer la main, comme si on s'en fichait. Elle eut envie de tendre le bras et de les toucher. Il avait le menton carré, une bouche large. Il était mince et de haute taille. Sa voix était grave et, même si elle était stéréotypée, il paraissait sincère. Il dit :

— Voici ma carte, mon assurance prendra les dégâts en charge, mais puis-je me montrer intrépide...

Il se tut, eut un rire timide, ajouta :

— Grand Dieu, la façon dont je conduisais était déjà intrépide, mais puis-je tout miser et vous inviter à un petit dîner ?

La folie parut les envelopper, sur un des boulevards les plus fréquentés du sud-est de Londres. Tandis que les automobilistes klaxonnaient furieusement, il obtint sa réponse :

— Pourquoi pas un grand dîner ?

Emballer, c'est pesé.

Elle gara sa voiture et il proposa :

— Donnez-moi les clés et votre adresse. Je chargerai un de mes employés de la conduire au garage et de la laisser devant chez vous demain matin. Cela vous convient-il ?

Des employés !

De mieux en mieux.

Elle eut envie de rugir : « Putain, ce serait merveilleux... Tu es merveilleux, merde, la vie est une fête. »

Puis elle fut installée à l'avant de sa voiture et ils prirent le chemin du restaurant. Elle pensa : *Est-ce que je suis complètement givrée ? Ce pourrait être un tueur en série et je vais tranquillement à l'abattage, comme une adolescente.*

Cela suscita un frisson délicieux. Il y avait très longtemps qu'elle n'avait pas été excitée et c'était une montée presque équivalente à la cocaïne. Il dit :

— Je m'appelle Don Keaton. Pardonnez-moi de ne pas vous

serrer la main, mais j'ai déjà provoqué un accident de la circulation ce soir.

Elle regarda ses mains : pas d'alliance ; ça ne signifiait pas grand-chose par les temps qui couraient, mais c'était un début. Et ses mains étaient légèrement bronzées, paraissaient fortes, avec de longs doigts d'artiste. Elle s'efforça de conserver un ton neutre quand elle dit :

— Je m'appelle Elizabeth Falls.

Une nouvelle première : elle ne donnait jamais son prénom.

— Elizabeth, aimez-vous la cuisine italienne ?

Elle aurait mangé végétarien.

— Je l'adore.

Il sourit.

— Je crois que nous allons nous entendre, vous et moi.

Elle se demandait déjà si les draps de son lit étaient propres.

Elle eut envie de dire : « Don, mon chou, tu viens d'emballer. »

Après des années de traumatismes, de chance merdique, d'expériences destructrices, c'était le gros lot de la loterie.

— Elizabeth, dit-il, il faut que je vous fasse un aveu.

Elle pria tous les saints qu'elle connaissait : *Pour l'amour de tout ce qui est sacré, faites qu'il ne soit pas gay.*

— Je ne connais aucun Noir.

Il en parut honteux. Elle eut envie de le serrer dans ses bras.

— Vous n'aurez pas besoin d'autre Noir que moi.

Le restaurant se trouvait à Kennington et le maître d'hôtel appela Don par son nom. Quand ils furent installés, il demanda :

— Martini gin, comme d'habitude ?

Don regarda Falls, qui acquiesça, et un serveur apporta deux

énormes cartes. Falls demanda :

— Voulez-vous commander pour nous deux ?

Il le fit : déferlement de *spaghetti alla chitarra*, de *linguine*, de *garganelli*, de *fusilli*, et tout un tas de trucs dont elle n'avait jamais entendu parler.

— Le vin de la maison est excellent, dit Don, ou bien voulez-vous voir la carte ?

Elle ne voulait pas.

Ils mangèrent comme des vautours : avides, frustes et passionnés. Au milieu du repas, sous l'influence du vin, il constata :

— Tu manges comme une Italienne.

Elle secoua la tête.

— Non, comme une personne qui a connu la faim dans son enfance.

Ce fut la plus belle soirée de sa vie. Don était agent de change et elle demanda :

— Tu veux dire que tu es riche ?

Il acquiesça.

— Et toi, Elizabeth, qu'est-ce que tu fais ?

Le moment.

Vérité ou coup d'audace ?

Le plus souvent, quand elle en parlait, ça altérait l'équilibre. Ou bien ça excitait les types : satisfaction bizarre de sauter un flic, moyen de briller en société, du genre :

— C'est mon amie noire, elle est flic.

Et les questions qui s'ensuivaient : as-tu tué quelqu'un ou, pire, montre-moi ta matraque.

Ou bien ils prenaient peur et filaient. En général, ils filaient. Elle garda donc le silence, il la fixa et elle pensa : *Si c'est une*

soirée magique, joue le tout pour le tout.

Elle le regarda dans les yeux.

— Je suis agent de police.

Il ne broncha pas.

— C'est merveilleux, nous avons besoin de gens comme toi.

L'alchimie de la soirée ne fut pas troublée, elle ne pouvait commettre aucune erreur. Ils allèrent dans son penthouse... oui, un penthouse à Mayfair, et baisèrent comme des démons. Elle fut obligée de poser une main sur sa poitrine, de dire :

— Ouah, laisse-moi reprendre mon souffle.

Le plaisir de Falls était le premier souci de Don, et quand cela arrivait-il ? Au matin, il la raccompagna chez elle en voiture.

— Je crois que je tombe amoureux de toi, Elizabeth.

Elle s'effondra sur son lit, marmonna :

— Dieu, je te dois un service, UN GROS.

Elle dormit du sommeil de ceux qui sont vraiment repus, sourit et poussa de petits gémissements de plaisir.

Il y avait longtemps que Roberts n'était pas allé au marché d'East Lane et sa première pensée fut : *Où sont passés les Anglais ?*

La quantité d'anciens citoyens soviétiques était stupéfiante. Dans la foule, il reconnut un pickpocket qu'il avait autrefois arrêté. Le type, très originalement nommé Dip^{6}, fit semblant de ne pas voir Roberts. Il s'éloigna rapidement dans la foule, mais Roberts le rattrapa, et lui dit :

— Tu es pressé, mon pote ?

Dip feignit l'étonnement.

— Ah, monsieur l'inspecteur, content de vous voir.

Roberts le dévisagea : le gars semblait dans une mauvaise

passé : vêtements miteux et air désespéré. Le pire qui puisse arriver à un représentant de sa profession est d'avoir l'air désespéré.

— Viens, je t'offre un café.

Il y avait une buvette au centre du marché et Roberts prit deux gobelets brûlants.

— C'est chaud. Attention aux doigts, hein ?

Dip but une gorgée.

— C'est de l'instantané ; je déteste l'instantané.

Roberts rit ; il avait toujours bien aimé Dip.

— Comment vont les affaires ?

Dip parut vexé, joua l'indignation.

— Je suis plus là-dedans.

Roberts but une gorgée du breuvage, se brûla la langue et jeta le reste.

— Tu t'es rangé, c'est ça ?

Dip eut une expression découragée et dit :

— On peut pas se fier à ces non-Anglais. On sait pas quelles maladies ils peuvent avoir et, si on est assez fou pour essayer, on finit comme ce mec, la semaine dernière. Il a piqué le portefeuille d'un Croate, s'est fait prendre, et ils lui ont coupé les doigts.

Roberts sourit : étroitesse d'esprit et xénophobie ordinaires de la part d'un pickpocket. Sans doute l'Empire britannique était-il foutu, mais son esprit survivait chez ses voleurs. Roberts demanda :

— Tu connais un dénommé Fitz ?

Dip jeta un coup d'œil autour de lui, comme si on risquait de les entendre.

— Faut pas vous frotter à lui.

Roberts constata qu'on lui conseillait de se méfier de lui pour la deuxième fois.

— C'est un dur, c'est ça ?

Dip grimaça.

— C'est un putain de dément. Si vous allez le voir, vous avez besoin de cet animal de Brant.

Roberts fut légèrement vexé. Son orgueil était en jeu.

— Où traîne ce super-voyou ?

Dip montra le pub du carrefour, émit un sifflement étouffé et dit :

— Il y est toujours, mais vous avez été correct avec moi, monsieur Roberts, vous avez fermé les yeux sur des trucs, donc je vous préviens : appelez des renforts avant d'essayer de l'arrêter.

Roberts fut ému, même si le propos venait d'un pickpocket. Dip s'éloigna et Roberts demanda :

— Comment le reconnaîtrai-je, dans le pub ?

Dip soupira, son expression indiquant : *J'ai fait de mon mieux.*

— Vous pouvez pas le manquer, c'est le plus grand type du bar, ouais, un vrai colosse.

Roberts était flic depuis longtemps. Il s'était fait tabasser et avait lui aussi tabassé. Rien ne pouvait être comparé avec ce qui lui arriva à East Lane.

Ça se passa comme ça.

Il entra dans le pub en roulant des mécaniques. Il débordait d'assurance, en raison des succès récemment remportés, et il croyait qu'il allait en ajouter un à son palmarès.

Il se trompait.

Le bar était enfumé. *Folsom Prison* de Johnny Cash passait

très fort. Cela aurait dû l'amener à se méfier. Il n'en tira pas la bonne conclusion, pensa : *Putain de bouseux, de péquenots anglais*. Les hommes formaient de petits groupes dans toute la salle et le silence se fit quand il entra. Pas seulement parce qu'il était inconnu, mais parce que ces types, profiteurs des services sociaux, tenanciers de stands, fugitifs de toutes sortes, flairaient la police. Il repéra immédiatement Fitz. On lui avait dit qu'il était grand, mais il était en réalité énorme, soutenait le comptoir et racontait une histoire cochonne. Il faisait penser à une petite montagne très dangereuse. Cheveux noirs en bataille, barbe grise et salopette bleue. Ce n'était pas qu'il choisissait ce type de vêtements, mais pratiquement rien d'autre ne lui allait. Comme dans un western, les hommes s'éloignèrent d'eux. Roberts, qui se sentait fort, demanda :

— Fitz ?

Le type pivota lentement. Il avait de grands yeux marron et une cicatrice sous le gauche, comme si on avait essayé de l'arracher. Sa voix était étonnamment douce.

— Qui le demande ?

Roberts sourit : c'était un classique. Comme au bon vieux temps, chacun connaissait son rôle. Il prendrait plaisir à conduire ce crétin en taule par le colback, pour parfaire l'image.

— Inspecteur Roberts, il faut que je vous parle.

Le barman tira une pinte de mild et la posa devant Fitz, qui fit :

— J'en ai rien à foutre, mon pote.

Rires forts et nerveux de l'assistance. Cela mit en fureur Roberts, que la scène amusait énormément, et, pire, Fitz prit la pinte, la vida en une longue gorgée fluide, puis rota. La mild ne porte pas bien son nom. C'est en général les restes des autres bières. Elle est bon marché et toxique. Roberts estima que c'était le moment de faire valoir son statut de flic.

— Sors ton cul d'ici. Je t'emmène au poste.

Et là, il reçut le coup le plus féroce de sa vie, sous le menton, sans même l'avoir vu arriver, et qui le souleva carrément. Il se retrouva sur le cul. Puis Fitz essuya la mousse de sa lèvre supérieure, dit au barman :

— Tire-m'en une autre. J'en ai pas pour longtemps.

Sans effort, il se pencha et saisit Roberts par la chemise, les boutons volant dans toutes les directions, le jeta sur son épaule et sortit par-derrière dans la cour. Il balança Roberts par terre comme une poupée.

— Ça va te faire un putain de mal de chien, mais tu m'insulteras plus jamais.

Puis il donna à Roberts la raclée de sa vie. Ça ne dura pas longtemps, mais ce fut impitoyable. Avant de perdre connaissance, Roberts entendit Johnny chanter :

« *I shot a man in Reno, just to watch him die*⁽⁷⁾... ».

Brant se retourna dans son lit et fixa la chevelure ébouriffée de Linda Gillingham-Bowl. Merde, elle faisait vieux. Mais quelle nuit : elle l'avait baisé en long, en large et en travers. Et elle en avait redemandé. Il avait fini par rugir :

— C'est bon, je signe.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à faire venir Porter chez lui, mettre du speed dans son café et lui soutirer des chapitres. Le téléphone sonna et Brant secoua la tête. Il avait une gueule de bois de tous les diables, mais assez de médicaments pour lui botter le cul. Il décrocha et croassa :

— Ouais ?

Il apprit que Roberts était à l'hôpital, très amoché. Il se leva d'un bond, fonda sous la douche, se grilla la peau. Puis, dans l'armoire à pharmacie, il prit de la Solpadeine, un peu de speed, de l'Alka-Seltzer, mit le tout dans un verre sur lequel était écrit GALWAY BAY. Il y ajouta de l'eau et but d'un trait. Son corps se battit comme un beau diable pour assimiler le mélange. Un instant entre le paradis et l'enfer, puis son estomac décida de céder et accepta le verdict. Il entendit :

— Chéri, où es-tu, mon chou ?

Il entra dans la chambre et elle fixa son corps nu, siffla, fit :

— Monstre.

Il s'habilla pour la bagarre. Vieille veste en cuir, jean délavé, chaussures à bout renforcé de métal. Il dit :

— Il y a du café et des trucs dans la cuisine, faut que j'y aille.

Elle tendit ses bras flétris et il réprima un frisson d'horreur,

demanda :

— Viens me donner du plaisir, monstre.

Il se dirigeait déjà vers la porte.

— Reste au max, chérie.

Quand Roberts ouvrit les yeux, il succomba à une avalanche de souffrances. Il lui fallut longtemps pour faire le point, puis il reconnut Brant et Porter Nash.

— Pauvre con, dit Brant.

Roberts fit une nouvelle fois l'expérience de la douleur.

— C'est censé me consoler ?

Le visage de Porter exprimait la colère.

— Qu'est-ce qui vous a pris d'y aller sans renforts ? demanda-t-il.

Roberts n'avait pas envie de parler de ça.

— C'est une longue histoire.

Brant se pencha.

— Tu as le nez cassé, les bras, des côtes innombrables, et le visage tellement couvert de bleus que je rigolerais si je n'avais pas les lèvres gercées.

Roberts fut consterné, son joli nez, son seul trait convenable.

— Tu aurais dû voir l'autre type.

Brant hocha la tête.

— On le verra.

Une infirmière entra, tapota l'oreiller, activité obligatoire des infirmières, et demanda :

— Comment allons-nous ?

— Je souffre, répondit Roberts. Pourrais-je avoir quelque chose ?

— Seulement quand le médecin passera.

— C'est-à-dire quand ?

Elle regarda sa montre.

— Mardi, probablement.

Et elle s'en alla.

Roberts gémit et Brant glissa la main dans la poche de sa veste.

— Essaie ça.

Un petit flacon brun plein de liquide incolore. Porter s'inquiéta et tenta de protester. Roberts demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu veux cesser d'avoir mal ou tu veux des recettes ?

Roberts leva le flacon et Porter tendit la main.

— Inspecteur, sauf le respect que je vous dois, il vaudrait mieux attendre le médecin.

Roberts but la potion.

— Sauf ton respect, tu ne souffres pas le martyr.

Brant remonta la fermeture à glissière de son blouson.

— Faut qu'on aille serrer Fitz.

Roberts fut étonné :

— Comment savez-vous que c'est lui ?

Porter haussa les épaules.

— Il a téléphoné.

— Et il a donné son nom ?

— Ouais, même son adresse.

Ils s'en allèrent. Brant pinça les fesses de l'infirmière sur le chemin de la sortie. Quand le médecin arriva, Roberts était assis et chantait *My Way*.

Dans la voiture, Porter demanda :

— Qu' est-ce qu'il y avait dans le flacon ?

Il obtint le sourire de loup et la réponse :

— *Potion d'amour n° 9*, qu'est-ce que tu crois ?

Falls connaissait un rare moment de lucidité sur elle-même. C'était le lendemain de sa rencontre magique avec Don, où tous ses rêves s'étaient réalisés. Pendant la matinée, il avait fait livrer une douzaine de roses et téléphoné cinq ou six fois. Tout ce qu'elle avait toujours désiré, d'accord ? Merde, c'était l'homme que les magazines féminins présentaient comme le mari parfait, et l'espoir de rencontrer un tel type faisait vendre chaque semaine un nouveau numéro. Toutes les chansons sentimentales étaient fondées sur « Monsieur Idéal » et l'impossibilité de le rencontrer. Il l'avait trouvée et il était entré dans sa vie.

Donc pourquoi n'éprouvait-elle pas les symptômes du succès : la chiasse, les crampes d'estomac, écrire son nom sur des feuilles de papier rose, lier son prénom avec le sien, imaginer comment ce serait d'être sa femme... toutes ces conneries ridicules qui démontraient que c'était le grand amour. Où étaient toutes ces pensées névrotiques ? Elle avait fait du thé, un toast sans confiture, seulement une mince couche de margarine sans matières grasses, puis avait dit à haute voix :

— Il est insipide.

Voilà, c'était dit, il était presque foutrement ennuyeux : l'adoration constante, de la gueule de qui se foutait-il ? Merde, les gens ne se comportent pas ainsi, sauf s'ils sont bourrés de médicaments. Et son nom ?...

Don ?

Était-elle censée trouver ça mignon ? Elle était furieuse, eut envie de lui téléphoner et de crier :

« Pourquoi tu me manipules ? Qui t'a demandé de le faire ? »

Puis elle alluma une cigarette et cela lui rappela qu'il avait dit :

— Il va falloir qu'on te sèvre, mon trésor, il ne faut pas que tu te fasses du mal.

Elle le haïssait.

Voilà, terminé, rien à ajouter.

Graham Picking, le violeur d'enfants, était très content de lui : il avait été libéré grâce à un vice de forme ; les photos des journaux permettaient de supposer qu'il avait été victime d'une injustice. Il rit. Il peigna ses cheveux fins et y passa du gel pour qu'ils paraissent plus épais. Il n'était pas rentré chez lui, oh non. Les voisins auraient brandi des pancartes et brisé ses fenêtres à coups de pierres. Non, il était beaucoup trop mariole. Il séjournait chez sa sœur, à Islington, et il y avait une école au bout de la rue. Il s'était déjà lié d'amitié avec un petit garçon, Ronan, un vrai ange de Botticelli. Il avait accepté les bonbons de Graham sans hésitation et attendrait, après la classe, la surprise promise par ce dernier.

Il se rappela une phrase d'une vieille émission de télé :
« Comme c'est doux. »

Il tenta de se souvenir s'il s'agissait du *Jackie Gleason Show*. Il portait un costume neuf, une chemise et une cravate neuves, des chaussures noires luisantes. Un modèle de bonne éducation. Il s'aperçut que la perspective du trésor à venir le faisait durcir. La première fois qu'on les prenait, les petits garçons, quelle béatitude que toute cette innocence ! Ils comprenaient qu'il les aimait, que c'était l'amour pur, pas l'image souillée qu'en présentaient les tabloïds. Il se souvint de l'époque où *News of the World* avait lancé sa campagne de NAME AND SHAME⁽⁸⁾... les portraits et les adresses de ses compagnons de route en première page. Puis de l'OPÉRATION NEPTUNE, lorsque les flics avaient confondu certains de ses camarades grâce à leurs achats par carte de crédit sur Internet. Il fallait reconnaître que ces types avaient été stupides de croire qu'un forum ou un

inconnu garderaient le silence. Quand il avait envie de photos, et les photos étaient utiles, il allait à Mile End Road, en achetait autant qu'il voulait et n'avait besoin que de liquide. Il but une gorgée de café, eut un soupir de satisfaction. Le soleil brillait. Il ferait un tour dans la rue, achèterait les journaux et peut-être un gâteau à la boulangerie qu'il avait repérée.

Il ouvrit la porte de la maison et se trouva face à un homme. Graham eut un instant de panique parce qu'il crut que les médias l'avaient localisé. Puis il se détendit : ce type était défoncé, si défoncé qu'il ne pouvait s'agir d'un pisse-copie de tabloïd. Il tremblait, apparemment : un mormon déjanté, peut-être ?

Graham dit :

— Que voulez-vous ?

Sèchement, en vue de déstabiliser ce connard et aussi pour ne pas perdre la main. Puis le bras du type bougea – il portait un gros bracelet en or, comme ces crétins de maquereaux – puis il vit le canon du pistolet.

— Hé, une mi...

La première balle atteignit son front et la seconde son entrejambe. Elle y fit un trou d'où jaillit une fontaine de sang. Le flot ternit définitivement l'éclat de ses chaussures noires.

Jamil était absolument furax. Un putain d'enculé était entré chez lui, avait volé sa réserve, son flingue et, pire, son bracelet en or. C'était le même que celui que ce type portait dans *Les Soprano*. Il avait envie de buter un connard quelconque : s'introduire chez quelqu'un pendant qu'il était en taule, qu'est-ce qu'il y avait de plus vil ? Il fumait un joint, un très gros, mais il ne le calmait pas au point d'oublier la disparition de ses affaires.

On frappa à la porte et il grogna, se dit qu'il botterait le cul du visiteur, quel qu'il soit. Il ouvrit et se trouva face au flic lâche, le fils de pute qui avait fui.

— Toi ?

McDonald avait une expression démente, comme s'il était bourré de dope. Son poing jaillit, atteignit le menton de Jamil, qui se retrouva étendu pour le compte. McDonald le traîna dans l'appartement, sortit l'arme et ferma la main de Jamil sur la crosse, puis il répandit de la coke partout. Il ne portait pas le bracelet, l'avait laissé chez lui à regret. Ensuite, il décrocha le téléphone et appela les flics.

Le chaos.

La presse, la police, le super, l'avocat de Jamil arrivèrent, et il fallut un bon moment pour établir ce qui s'était passé. Ça semblait hautement improbable, mais les flics avaient fait gober des histoires plus foireuses. Inutile de mentionner les six de Birmingham. Le communiqué de presse fut le suivant :

L'agent McDonald, ayant appris que Jamil avait abattu le violeur d'enfants, s'est rendu chez ce dernier et le suspect a sorti une arme, celle qui,

selon la balistique, a tué Graham Picking.

C'était cousu de fil blanc mais la population, qui ne versait pas de larmes sur Picking ou Jamil, fut ravie de pouvoir admirer un flic héroïque et d'être débarrassée de deux salauds. Les flics n'en crurent pas un mot, mais ils étaient prêts à tout pour non seulement réintégrer un collègue déshonoré, mais aussi éliminer deux ordures. Sourires partout. Même s'ils étaient un peu jaunes.

Quand Brant apprit l'histoire, il eut un sifflement admiratif. C'était une manip digne de lui. Il n'appréciait pas du tout McDonald, mais n'aimait pas voir les flics tomber. Il se dit qu'il offrirait un verre à ce cinglé terriblement rusé. C'était un plan si dingue qu'on ne pouvait que s'incliner et faire : OUAH !

Porter Nash fut ébahi, trouva l'audace de l'entreprise des plus incroyables. Pire, quelque chose en lui entretenait encore l'idée folle selon laquelle les flics demeuraient les gentils, mais ça démontrait aussi qu'ils étaient gravement givrés. Il était heureux que McDonald ne puisse plus être accusé de lâcheté et que l'image de la police, quoique hautement suspecte, soit au moins superficiellement convenable. Mais il estimait que la Met avait une fois de plus touché le fond. Pour l'essentiel, il était triste. Il soupira et se dit qu'il continuerait de faire ce qu'il faisait le mieux : poursuivre le même vieux combat. Il résoudreait l'affaire de l'obsédé de la politesse avant que Brant ne bute le type.

Il s'y colla, dans l'espoir de parvenir à régler au moins ce cas, et de le faire proprement... plus ou moins.

Fitz, l'agresseur de Roberts, avait pris l'avion pour Prague et vivait sur un grand pied. Le seul inconvénient était l'absence de mild. Roberts passerait des semaines à le rechercher en vain sur la Costa del Sol. Ce ne fut que lorsque de faux billets de cinquante firent leur apparition en Europe de l'Est qu'il commença à comprendre où se trouvait Fitz. Quelque chose en

lui respectait plus ou moins ce type.

Falls téléphona à Don.

— Sors de ma vie.

Puis elle pleura pendant trois jours.

Deux jours plus tard, Porter s'en prit à Brant :

— Il est parti. Crew a disparu, ses comptes en banque sont soldés. La maison est en vente et, comme ce con est comptable, il est impossible de remonter la piste. Tu l'as buté ?

Brant rit.

— J'aurais dû le faire, mais j'étais trop occupé. Je l'ai sous-estimé : il était plus mariole que je ne l'imaginais. Mais, merde, on ne peut pas gagner à tous les coups.

Porter partit au pas de charge, trop furieux pour répondre. Il y avait des jours, comme celui-ci, où il envisageait de démissionner, mais Brant cria :

— Passe chez moi ce soir, j'ai acheté du vrai café. Je te mettrai au parfum et je te montrerai le manuscrit.

Épilogue

Sur les routes poussiéreuses du Montana, un nommé Wilson faisait du stop et n'avait pas vu un véhicule depuis des heures. Puis un pick-up arriva et s'arrêta. La portière s'ouvrit et un type à l'accent british dit :

— Grimpe.

Wilson remarqua qu'un chien de chasse était couché aux pieds du type et qu'une cassette de Hank Williams passait sur le lecteur. Ils démarrèrent et Wilson, qui n'aimait pas les Anglais, ne prit pas la peine de dire merci. Il y avait un livre de poche sur le tableau de bord, mais Wilson ne put voir le titre.

Le type sourit, demanda :

— Êtes-vous vraiment malpoli ?

{1} Auteur américain, installé en Grande-Bretagne, d'un récit de voyage en Australie : *Nos voisins du dessous : chronique australienne.* (Toutes les notes sont du traducteur.)

{2} Surnommée « the Frontline », le front, lors des émeutes de Brixton, en 1981.

{3} Plein comme un œuf, une tique. Bourke Street est la rue principale de Melbourne et on peut supposer que les trams y sont bondés. Quant au derrière du taureau, on peut facilement imaginer ce qu'il contient.

{4} *Forlorn* : triste, désolé.

{5} *Unknown subject* (sujet inconnu) dans le jargon policier.

{6} Pickpocket, crétin.

{7} J'ai abattu un homme à Reno, juste pour le regarder mourir.

{8} Nom et honte.